


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto





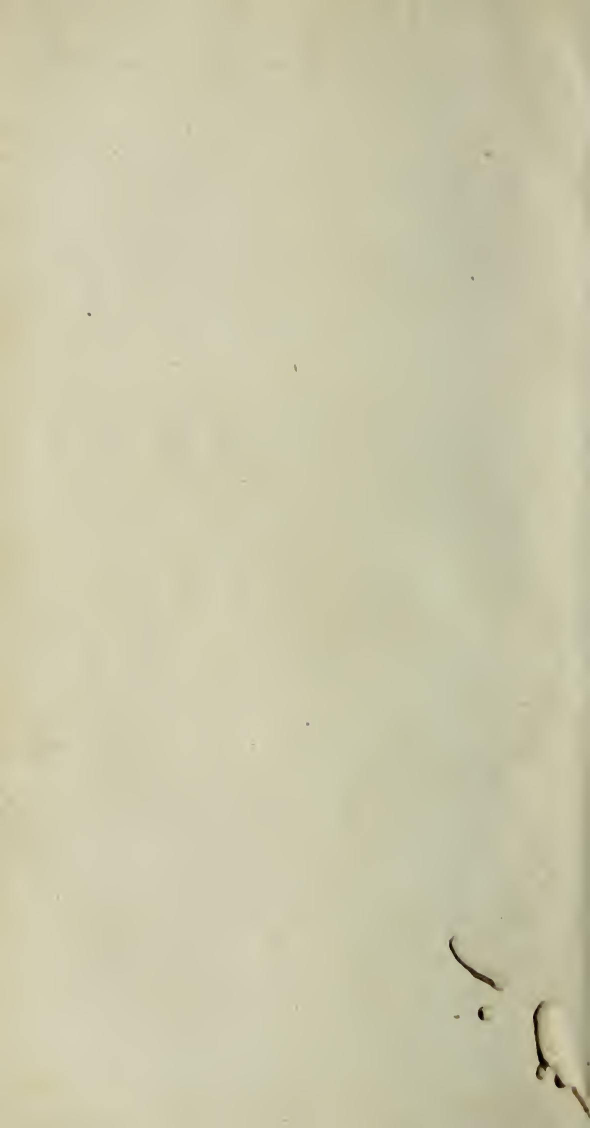


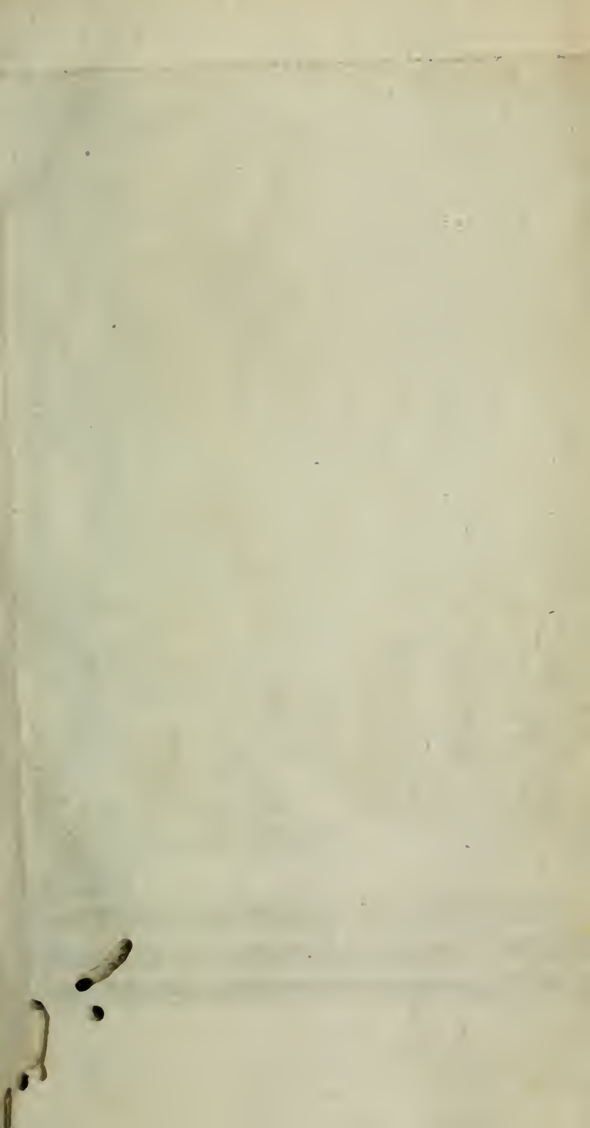














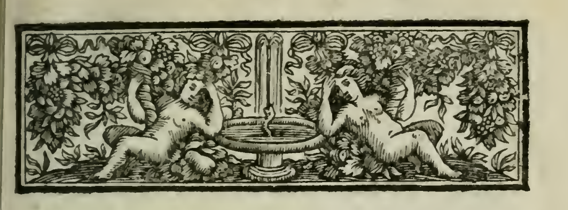
ESTHER
TRAGEDIE
Tirée de l'Escriture Sainte.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





PREFACE.

LA célebre Maiſon de Saint Cyr ayant eſté principalement eſtablie pour élever dans la pieté un fort grand nombre de jeunes Demoiſelles raſſemblées de tous les endroits du Royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de ſervir Dieu dans les differens eſtats où il lui plaira de les appeller. Mais en leur monſtrant les choſes eſſentielles & neceſſaires, on ne neglige pas de leur apprendre celles qui peuvent ſervir à leur polir l'eſprit, & à leur former le jugement. On a imaginé pour cela pluſieurs moyens, qui ſans les détourner de leur travail & de leurs exercices ordinaires, les inſtruiſent en les divertiſſant. On leur met, pour ainſi dire, à profit leurs heures de récréation. On leur fait faire entre elles ſur leurs principaux de-

voirs des Converſations ingenieuſes, qu'on leur a composées exprés, ou qu'elles meſmes compoſent ſur le champ. On les fait parler ſur les hiſtoires qu'on leur a luës, ou ſur les importantes veritez qu'on leur a enſeignées. On leur fait réciter par cœur & déclamer les plus beaux endroits des meilleurs Poëtes. Et cela leur ſert ſur tout à les défaire de quantité de mauvaiſes prononciations, qu'elles pourroient avoir apportées de leurs Provinces. On a ſoin auſſi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, & on ne leur laiſſe pas perdre un talent qui les peut amuſer innocemment, & qu'elles peuvent employer un jour à chanter les loüanges de Dieu.

Mais la pluſpart des plus excellens vers de noſtre langue ayant eſté compoſez ſur des matieres fort profanes, & nos plus beaux airs eſtant ſur des paroles extrémement molles & efféminées, capables de faire des impreſſions dangereuſes ſur de jeunes eſprits; les Perſonnes illuſtres, qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette Maiſon, ont ſouhaitté qu'il y euſt quelque Ouvrage, qui ſans avoir tous ces défauts, puſt produire une partie de ces bons effets. Elles

me firent l'honneur de me communiquer leur deſſein, & meſme de me demander ſi je ne pourrois pas faire ſur quelque ſujet de pieté & de morale une eſpece de Poëme, où le chant fût meſlé avec le recit; le tout lié par une action qui rendiſt la choſe plus vive & moins capable d'ennuyer.

Je leur propoſay le ſujet d'Eſther, qui les frappa d'abord, cette hiſtoire leur paroiſſant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, & de détachement du monde au milieu du monde meſme. Et je crus de mon coſté que je trouverois aſſez de facilité à traitter ce ſujet; d'autant plus qu'il me ſembla, que ſans alterer aucune des circonſtances tant ſoit peu conſiderables de l'Eſcriture ſainte, ce qui ſeroit à mon avis une eſpece de ſacrilege, je pourrois remplir toute mon Action avec les ſeules Scenes, que Dieu lui-meſme, pour ainſi dire, a préparées.

J'entrepris donc la choſe, & je m'apperceûs qu'en travaillant ſur le plan qu'on m'avoit donné, j'executois en quelque ſorte un deſſein qui m'avoit ſouvent paſſé dans l'eſprit, qui eſtoit de lier, comme dans les anciennes Tragédies Grecques, le Chœur & le Chant avec l'Action, & d'employer à chanter les loüanges du vray

Dieu cette partie du Chœur que les Payens employoient à chanter les loüanges de leurs fausses Divinitez.

A dire vray, je ne pensois guere que la chose dust estre aussi publique qu'elle l'a esté. Mais les grandes veritez de l'Escriture, & la maniere sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, mesme imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les frapper; & d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé & chanté cet Ouvrage avec tant de grace, tant de modestie, & tant de pieté, qu'il n'a pas esté possible qu'il demeurast renfermé dans le secret de leur Maison. De sorte qu'un divertissement d'Enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la Cour; le Roi lui-mesme, qui en avoit esté touché, n'ayant pû refuser à tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener, & ayant eu la satisfaction de voir par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de pieté qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoy que j'aye évité soigneusement de mesler le profane avec le sacré, j'ay cru neanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Herodote, pour mieux peindre Asüerus. Car

j'ai ſuivi le ſentiment de pluſieurs ſçavans Interpretes de l'Eſcriture, qui tiennent que ce Roi eſt le meſme que le fameux Darius fils d'Hyſtaſpe, dont parle cet Hiſtorien. En effet ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroiſſent des demonſtrations. Mais je n'ay pas jugé à propos de croire ce meſme Herodote ſur ſa parole, lors qu'il dit que les Perſes n'élevoient ni temples, ni autels, ni ſtatuës à leurs Dieux, & qu'ils ne ſe ſervoient point de libations dans leurs ſacrifices. Son teſmoignage eſt expreſſément deſtruit par l'Eſcriture, auſſi bien que par Xenophon beaucoup mieux inſtruit que lui des mœurs & des affaires de la Perſe, & enfin par Quinte Curſe.

On peut dire que l'unité de Lieu eſt obſervée dans cette Piece, en ce que toute l'action ſe paſſe dans le Palais d'Aſſuerus. Cependant comme on vouloit rendre ce divertiſſement plus agréable à des Enfans, en jettant quelque varieté dans les décorations, cela a eſté cauſe que je n'ay pas gardé cette unité, avec la meſme rigueur que j'ay fait autrefois dans mes Tragédies.

Je croy qu'il eſt bon d'avertir icy, que bien qu'il y ait dans Eſther des perſonna-

ges d'hommes, ces perſonnages n'ont pas laiſſé d'eſtre repréſentez par des Filles avec toute la bienséance de leur ſexe. La choſe leur a eſté d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Perſans & des Juifs eſtoient de longues robbes qui tomboient juſqu'à terre.

Je ne puis me réſoudre à finir cette Préface, ſans rendre à celui qui a fait la Muſique la juſtice qui lui eſt duë, & ſans confeſſer franchement que ſes chants ont fait un des plus grands agrémens de la Piece. Tous les connoiſſeurs demeurent d'accord que depuis long-temps on n'a point entendu d'airs plus touchans, ni plus convenables aux paroles. Quelques perſonnes ont trouvé la Muſique du dernier Chœur un peu longue, quoyque tres-belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Iſraëlites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour eſtre délivrées de l'horrible peril où elles eſtoient, ſi ce peril eſtant paſſé, elles lui en avoient rendu de mediocres actions de graces? Elles auroient directement peché contre la loüable coûtume de leur Nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait ſignalé, qu'on ne l'en remerciaſt ſur le champ par de fort longs cantiques: teſmoins ceux de Marie

sœur de Moyſe, de Débora, & de Judith, & tant d'autres dont l'Eſcriture eſt pleine. On dit même que les Juifs encore aujourd'hui célebrent par de grandes actions de graces le jour où leurs Anceſtres furent délivrez par Eſther de la cruauté d'Aman.



Noms des Perſonnages.

ASSUERUS, Roi de Perſe.

ESTHER, Reine de Perſe.

MARDOCHE'E, Oncle d'Eſther.

AMAN, Favori d'Aſsüerus.

ZARE'S, Femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du Palais interieur d'Aſsüerus.

ASAPH, Autre Officier d'Aſsüerus.

ELISE, Confidente d'Eſther.

THAMAR, Iſraëlite de la ſuite d'Eſther.

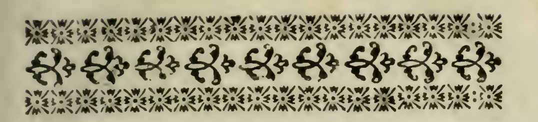
GARDES DU ROI ASSUERUS.

CHOEUR de jeunes Filles Iſraëlites.

La Scene eſt à Suſe, dans le Palais d'Aſsüerus.

La Pieté fait le Prologue.





PROLOGUE.

LA PIETÉ.



U sejour bienheureux de la Divinité,
*Je descens dans ce * lieu par la Grace habité.*
L'Innocence s'y plaist ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieux d'azile plus fidelle.
Icy, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son cœur la semence féconde
Des Vertus, dont il doit sanctifier le monde.
Un Roy qui me protege, un Roy victorieux
A commis à mes soins ce dépost precieux.
C'est lui, qui rassembla ces Colombes timides
Esparses en cent lieux, sans secours, & sans guides.
Pour elles à sa porte élevant ce Palais,
Il leur y fit trouver l'abondance & la paix.

* La Maison de S. Cyr.

Grand Dieu, que cet ouvrage ait place en ta memoire.

Que tous les ſoins qu'il prend pour ſouſtenir ta gloire
Soient gravez de ta main au Livre où ſont écrits
Les noms prédeſtinez des Rois que tu cheris.
Tu m'eſcoutes. Ma voix ne t'eſt point eſtrangere;
Je ſuis la Pieté, cette Fille ſi chere,
Qui t'offre de ce Roy les plus tendres ſoûpirs.
Du feu de ton amour j'allume ſes deſirs.
Du zele, qui pour toy l'enflâme & le dévore,
La chaleur ſe répand du Couchant à l'Aurore.
Tu le vois tous les jours devant toy proſterné
Humilier ce front de ſplendeur couronné,
Et confondant l'Orgüeil par d'auguſtes exemples;
Baiſer avec reſpect le pavé de tes Temples.
De ta gloire animé, lui ſeul de tant de Rois
S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits;
Le perfide Intereſt, l'aveugle Jalouſie
S'uniſſent contre toy pour l'affreuſe Héréſie.
La Diſcorde en fureur fremit de toutes parts.
Tout ſemble abandonner tes ſacrez eſtendars,
Et l'Enfer couvrant tout de ſes vapeurs funebres

Sur les yeux les plus ſaints a jetté ſes tenebres?
Lui ſeul invariable, & fondé ſur la Foy,
Ne cherche, ne regarde, & n'écoute que toy;
Et bravant du Démon l'impuiſſant artifice,
De la Religion ſouſtient tout l'édifice.
Grand Dieu, juge ta cauſe; & déploye aujourd'hui
Ce bras, ce meſme bras, qui combattoit pour lui,
Lors que des Nations à ſa perte animées
Le Rhin vit tant de fois diſperſer les armées.
Des meſmes Ennemis je reconnois l'orgüeil.
Ils viennent ſe briſer contre le meſme écüeil.
Déja rompant par tout leurs plus fermes barrieres,
Du débris de leurs Forts il couvre ſes frontieres.
Tu lui donnes un Fils promt à le ſeconder,
Qui ſçait combattre, plaire, obeïr, commander;
Un Fils, qui comme lui ſuivi de la victoire,
Semble à gagner ſon cœur borner toute ſa gloire;
Un Fils à tous ſes vœux avec amour ſoûmis,
L'éternel deſeſpoir de tous ſes Ennemis.
Pareil à ces Eſprits que ta Juſtice envoye,
Quand ſon Roy lui dit, Pars, il s'élance avec joye
Du tonnerre vangeur s'en va tout embraſer,

Et tranquile à ses piez revient le déposer.

Mais tandis qu'un grand Roy vange ainsi mes injures,

Vous, qui goustez icy des délices si pures,

S'il permet à son cœur un moment de repos,

A vos jeux innocens appellez ce Héros.

Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,

Et sur l'Impieté la Foy victorieuse.

Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,

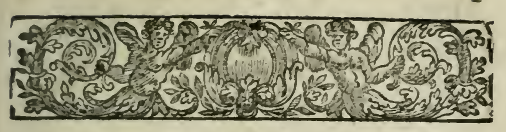
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,

Profanes amateurs de Spectacles frivoles,

Dont l'oreille s'ennuye au son de mes paroles,

Fuyez de mes plaisirs la sainte austerité.

Tout respire icy Dieu, la paix, la verité.



ESTHER TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre represente l'Appartement d'Esther.

ESTHER, ELISE.

ESTHER.



Est-ce toy, chere Elise ? O jour trois fois heureux !
Que beni soit le Ciel qui te rend à mes vœux ;
Toy, qui de Benjamin comme moy descenduë,
Fus de mes premiers ans la compagne assiduë ;
Et qui d'un mesme joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soûpirer les malheurs de Sion.
Combien ce temps encore est cher à ma memoire !

Mais toy, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel desert a donc pû te cacher ?

ELISE.

Au bruit de vostre mort justement éplorée
Du reste des humains je vivois separée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin;
Quand tout à coup, Madame, un Prophete divin,
C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse,
Leve-toy, m'a-t-il dit; prens ton chemin vers Suse.
Là tu verras d'Esther la pompe & les honneurs;
Et sur le thrône assis le sujet de tes pleurs.
Rassûre, ajoûta-t-il, tes Tribus allarmées,
Sion; le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appuy;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à luy.
Il dit. Et moy de joye & d'horreur penetrée,
Je cours. De ce Palais j'ay sçeû trouver l'entrée.
O spectacle! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos Ayeux!
Le fier Assüerus couronne sa Captive,

Et le Perſan ſuperbe eſt aux piez d'une Juïve.
Par quels ſecrets reſſorts, par quel enchaînement
Le Ciel a-t-il conduit ce grand évenement ?

ESTHER.

Peut-eſtre on t'a conté la fameuſe diſgrace
De l'altiere Vaſthi, dont j'occupe la place,
Lorſque le Roy contre elle enflammé de dépit
La chaſſa de ſon thrône, ainſi que de ſon lit.
Mais il ne put ſi-tôt en bannir la penſée.
Vaſthi regna long-temps dans ſon ame offenſée.
Dans ſes nombreux Eſtats il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en puſt détacher.
De l'Inde à l'Helleſpont ſes Eſclaves coururent.
Les Filles de l'Egypte à Suſe comparurent.
Celles meſme du Parthe, & du Scythe indomté
Y briguerent le ſceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors ſolitaire, & cachée,
Sous les yeux vigilans du ſage Mardochée.
Tu ſçais combien je dois à ſes heureux ſecours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.
Mais luy, voyant en moy la fille de ſon frere,
Me tint lieu, chere Eliſe, & de pere, & de mere.
Du triſte eſtat des Juifs jour & nuit agité,

Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un Empire accepter l'esperance.
A ses desseins secrets tremblante j'obeïs.
Je vins. Mais je cachay ma race & mon païs.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales,
Que formoit en ces lieux ce peuple de Rivales,
Qui toutes disputant un si grand interest,
Des yeux d'Assüerus attendoient leur arrest ?
Chacune avoit sa brigue & de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours.
Et moy, pour toute brigue, & pour tout artifice,
De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assüerus.
Devant ce fier Monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puissantes.
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'Orgüeilleux est trompé.
De mes foibles attraits le Roy parut frappé.

Il m'obſerva long-temps dans un ſombre ſilence.
Et le Ciel, qui pour moy fit pancher la balance,
Dans ce temps-là ſans doute agiſſoit ſur ſon cœur.
Enfin avec des yeux où regnoit la douceur,
Soyez Reine, dit-il ; & dés ce moment même
De ſa main ſur mon front poſa ſon diadême.
Pour mieux faire éclater ſa joye & ſon amour,
Il combla de préſens tous les Grands de ſa Cour,
Et meſme ſes bienfaits dans toutes ſes Provinces
Inviterent le Peuple aux nôces de leurs Princes.

Helas ! durant ces jours de joye & de feſtins,
Quelle eſtoit en ſecret ma honte,& mes chagrins !
Eſther, diſois-je, Eſther dans la pourpre eſt aſſiſe.
La moitié de la Terre à ſon ſceptre eſt ſoûmiſe.
Et de Jeruſalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de ſon Temple ſaint les pierres diſperſées,
Et du Dieu d'Iſraël les feſtes ſont ceſſées !

ELISE.

N'avez-vous point au Roy confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le Roy, juſqu'à ce jour, ignore qui je ſuis.
Celui par qui le Ciel regle ma deſtinée,

Sur ce ſecret encor tient ma langue enchaînée.

ELISE.

Mardochée ? Hé peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moy le rend ingenieux.
Abſent je le conſulte. Et ſes réponſes ſages
Pour venir juſqu'à moy trouvent mille paſſages.
Un Pere a moins de ſoin du ſalut de ſon fils.
Déja meſme, déja par ſes ſecrets avis
J'ay découvert au Roy les ſanglantes pratiques
Que formoient contre lui deux ingrats Domeſtiques.
Cependant mon amour pour noſtre nation
A rempli ce Palais de filles de Sion,
Jeunes & tendres fleurs, par le ſort agitées,
Sous un ciel étranger comme moy tranſplantées.
Dans un lieu ſeparé de profanes teſmoins,
Je mets à les former mon eſtude & mes ſoins.
Et c'eſt là que fuyant l'orgüeil du diadême,
Laſſe de vains honneurs, & me cherchant moy-même,
Aux piez de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaiſir de me faire oublier.

Mais à tous les Perſans je cache leurs familles.
Il faut les appeller. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune poſterité.

SCENE II.

ESTHER, ELISE, LE CHOEUR.

Une des Iſraëlites *chantant derriere le Theatre.*

MA ſœur, quelle voix nous appelle ?

Une autre.

J'en reconnois les agréables ſons.
C'eſt la Reine.

Toutes deux.

Courons, mes ſœurs, obeïſſons,
La Reine nous appelle,
Allons, rangeons-nous auprés d'elle.

Tout le Chœur. *Entrant ſur la Scene, par pluſieurs endroits differens.*

La Reine nous appelle,

Allons, rangeons-nous auprés d'elle.

ELISE.

Ciel ! quel nombreux essain d'innocentes beautez
S'offre à mes yeux en foule, & sort de tous côtez !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
Prosperez, cher espoir d'une Nation sainte.
Puissent jusques au Ciel vos soûpirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix si souvent se meslant à mes pleurs,
De la triste Sion célebrent les malheurs.

Une Israëlite seule. *Chante.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussiere, & de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste memoire.

Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abbaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,

Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soûpir n'occupe ma pensée !

Tout le Chœur.

O rives du Jourdain! O champs aimez des Cieux!
Sacrez monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux païs de nos ayeux
Serons-nous toûjours exilées ?

Une Israëlite seule.

Quand verray-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faistes ?
Quand verray-je de toutes parts
Tes peuples en chantant accourir à tes festes ?

Tout le Chœur.

O rives du Jourdain ! O champs aimez des Cieux
Sacrez monts, fertiles vallées
Par cent miracles signalées !
Du doux païs de nos Ayeux
Serons-nous toûjours exilées ?

SCENE III.

ESTHER, MARDOCHE'E, ELISE, LE CHOEUR.

ESTHER.

QUel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?

Que vois-je ? Mardochée ? O mon Pere, eſt-ce vous ?

Un Ange du Seigneur ſous ſon aile ſacrée

A donc conduit vos pas, & caché voſtre entrée ?

Mais d'où vient cet air ſombre, & ce cilice affreux,

Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?

Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHE'E.

O Reine infortunée !

O d'un Peuple innocent barbare deſtinée !

Liſez, liſez l'arreſt déteſtable, cruel.

Nous ſommes tous perdus, & c'eſt fait d'Iſraël.

ESTHER.

Juſte Ciel ! Tout mon ſang dans mes veines ſe glace.

MARDOCHE'E.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au ſanguinaire Aman nous ſommes tous livrez.
Les glaives, les coûteaux ſont déja préparez.
Toute la Nation à la fois eſt proſcrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalecite,
A pour ce coup funeſte armé tout ſon credit;
Et le Roy trop credule a ſigné cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres ſont donnez, & dans tous ſes Eſtats
Le jour fatal eſt pris pour tant d'aſſaſſinats.
Cieux! Eſclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoiſtra ni le ſexe, ni l'âge.
Tout doit ſervir de proye aux tigres, aux vautours,
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu! qui vois former des deſſeins ſi funeſtes,
As-tu donc de Jacob abandonné les reſtes?

Une des plus jeunes Iſraëlites.

Ciel! Qui nous défendra, ſi tu ne nous défens?

MARDOCHE'E.

Laiſſez les pleurs, Eſther, à ces jeunes enfans.
En vous eſt tout l'eſpoir de vos malheureux freres.
Il faut les ſecourir. Mais les heures ſont cheres.
Le temps vole, & bien-toſt amenera le jour
Où le nom des Hebreux doit perir ſans retour.
Toute pleine du feu de tant de ſaints Prophetes,
Allez, oſez au Roy déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Helas ! Ignorez-vous quelles ſeveres lois
Aux timides mortels cachent icy les Rois ?
Au fond de leur Palais leur majeſté terrible
Affecte à leurs Sujets de ſe rendre inviſible.
Et la mort eſt le prix de tout Audacieux,
Qui ſans eſtre appellé ſe préſente à leurs yeux :
Si le Roy dans l'inſtant, pour ſauver le coupable,
Ne lui donne à baiſer ſon ſceptre redoutable.
Rien ne met à l'abry de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le ſexe. Et le crime eſt égal.
Moy-meſme ſur ſon thrône à ſes côtez aſſiſe,
Je ſuis à cette loy comme une autre ſoûmiſe.
Et ſans le prévenir, il faut, pour luy parler,

Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeller.

MARDOCHE'E.

Quoy ! Lors que vous voyez perir vostre Patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez vostre vie !
Dieu parle, & d'un Mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Vostre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang, dont vous estes issuë ?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçuë ?
Et qui sçait, lors qu'au thrône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie,
Pour estre un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.
S'immoler pour son nom, & pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vray partage.
Trop heureuse, pour lui de hazarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.

Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la Mer fuit, le Ciel tremble.
Il voit comme un neant tout l'Univers enſemble.
Et les foibles Mortels, vains joüets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux, cõme s'ils n'eſtoiẽt pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver voſtre zele.
C'eſt lui, qui m'excitant à vous oſer chercher,
Devant moy, chere Eſther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que ſa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ſes merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briſer nos fers
Par la plus foible main qui ſoit dans l'Univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous perirez peut-eſtre, & toute voſtre Race.

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs dans Suſe répandus,
A prier avec vous jour & nuit aſſidus,
Me preſtent de leurs vœux le ſecours ſalutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeuſne auſtere.

Déja la ſombre nuit a commencé ſon tour.
Demain quand le Soleil rallumera le jour,
Contente de perir, s'il faut que je periſſe,
J'iray pour mon païs m'offrir en ſacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment. *Le Chœur ſe retire vers le fond du Théatre.*

SCENE IV.

ESTHER, ELISE, LE CHOEUR.

ESTHER,

O Mon ſouverain Roy !
Me voicy donc tremblante, & ſeule devant toy.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une ſainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plût à ton amour de choiſir nos Ayeux.
Meſmes tu leur promis de ta bouche ſacrée
Une poſterité d'éternelle durée.
Helas ! Ce peuple ingrat a mépriſé ta loy.
La Nation cherie a violé ſa foy.
Elle a répudié ſon Epoux, & ſon Pere,

Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adultere.
Maintenant elle ſert ſous un Maiſtre étranger.
Mais c'eſt peu d'eſtre eſclave, on la veut égorger.
Nos ſuperbes Vainqueurs inſultant à nos larmes
Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un meſme coup mortel
Aboliſſe ton nom, ton peuple, & ton autel.
Ainſi donc un Perfide, aprés tant de miracles,
Pourroit anéantir la foy de tes oracles?
Raviroit aux Mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets, & que nous attendons?
Non, non, ne ſouffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de noſtre ſang, ferment les ſeules bouches
Qui dans tout l'Univers célebrent tes bienfaits.
Et confons tous ces Dieux qui ne furent jamais.

Pour moy, que tu retiens parmi ces Infidelles,
Tu ſçais combien je hais leurs feſtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs feſtins, & leurs libations:
Que meſmes cette pompe où je ſuis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroiſſe ornée,
Dans ces jours ſolennels à l'Orgueil dédiez,

Seule

Seule, & dans le ſecret je le foule à mes piez :
Qu'à ces vains ornemens je préfere la cendre,
Et n'ay de gouſt qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton Arreſt,
Pour oſer de ton peuple embraſſer l'intereſt.
Ce moment eſt venu. Ma prompte obeïſſance
Va d'un Roy redoutable affronter la preſence.
C'eſt pour toy que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier Lion, qui ne te connoiſt pas.
Commande en me voyant que ſon courroux s'appaiſe,
Et preſte à mes diſcours un charme qui luí plaiſe.
Les orages, les vents, les cieux te ſont ſoûmis.
Tourne enfin ſa fureur contre nos ennemis.

SCENE V.

Toute cette Scene eſt chantée.

LE CHOEUR.

Une Iſraëlite ſeule.

PLeurons, & gemiſſons, mes fidelles Compagnes.

A nos ſanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les ſaintes montagnes,
D'où l'Innocence attend tout ſon ſecours,

O mortelles allarmes !
Tout Iſraël perit. Pleurez, mes triſtes yeux,
Il ne fut jamais ſous les cieux
Un ſi juſte ſujet de larmes.

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes !

Une autre Iſraëlite.

N'eſtoit-ce pas aſſez qu'un Vainqueur odieux
De l'auguſte Sion euſt détruit tous les charmes,
Et traiſné ſes enfans captifs en mille lieux ?

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes !

La meſme Iſraëlite.

Foibles agneaux, livrez à des loups furieux,
Nos ſoûpirs ſont nos ſeules armes.

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes !

Une des Israëlites.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens ;
Qui parent noſtre teſte.

Une autre.

Reveſtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible feſte,
Que l'impie Aman nous appreſte.

Tout le Chœur.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens,
Qui parent noſtre teſte.

Une Iſraëlite ſeule.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards ;
Et la ſœur, & le frere ;
Et la fille, & la mere ;
Le fils dans les bras de ſon pere.
Que de corps entaſſez ! Que de membres épars,

Privez de ſepulture !
Grand Dieu ! Tes Saints ſont la paſture
Des tigres & des leopards.

Une des plus jeunes Iſraëlites.

Helas ! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberay comme une fleur,
Qui n'a vû qu'une Aurore.
Helas ! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur ?

Une autre.

Des offenſes d'autruy malheureuſes victimes,
Que nous ſervent, helas ! ces regrets ſuperflus ?
Nos peres ont peché, nos peres ne ſont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats;
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'Innocence.

Une Iſraëlite ſeule.

Hé quoy ! diroit l'Impieté,
Où donc eſt-il ce Dieu ſi redouté,
Dont Iſraël nous vantoit la puiſſance ?

Une autre.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux ;
Fremiſſez, peuples de la terre ;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux
Eſt le ſeul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obeïſſent point à vos Dieux.

Une autre.

Il renverſe l'audacieux.

Une autre.

Il prend l'humble ſous ſa défenſe.

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats,
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'Innocence.

Deux Iſraëlites.

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumiere environne !
Qui voles ſur l'aile des vents,
Et dont le thrône eſt porté par les Anges !

Deux autres des plus jeunes.

Dieu ! qui veux bien que de ſimples Enfans
Avec eux chantent tes loüanges.

Tout le Chœur.

Tu vois nos preſſans dangers:
Donne à ton nom la victoire:
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

Une Iſraëlite ſeule.

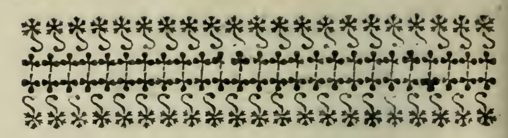
Arme toy, Vien nous défendre.
Deſcends, tel qu'autrefois la Mer te vid deſcendre.
Que les Méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils ſoient comme la poudre, & la paille legere
Que le vent chaſſe devant lui.

Tout le Chœur.

Tu vois nos preſſans dangers,
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des Dieux étrangers.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théatre represente la châbre où est le thrône d'Assuerus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.



HE quoy ? Lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

HYDASPE.

Vous sçavez qu'on s'en peut reposer sur ma foy ;
Que ces portes, Seigneur, n'obeïssent qu'à moy.
Venez. Par tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,

Je

Je me ſouviens toûjours que je vous ay juré
D'expoſer à vos yeux par des avis ſinceres
Tout ce que ce Palais renferme de myſteres.
Le Roi d'un noir chagrin paroiſt enveloppé.
Quelque ſonge effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un ſilence paiſible,
Sa voix s'eſt fait entendre avec un cry terrible.
J'ay couru. Le deſordre eſtoit dans ſes diſcours.
Il s'eſt plaint d'un peril qui menaçoit ſes jours.
Il parloit d'ennemi, de raviſſeur farouche.
Meſmes le nom d'Eſther eſt ſorti de ſa bouche.
Il a dans ces horreurs paſſé toute la nuit.
Enfin, las d'appeller un ſommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'eſt fait apporter ces Annales celebres,
Où les faits de ſon regne avec ſoin amaſſez
Par de fidelles mains chaque jour ſont tracez.
On y conſerve écrits le ſervice & l'offenſe,
Monumens éternels d'amour & de vangeance.
Le Roi, que j'ai laiſſé plus calme dans ſon lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de ſa vie a-t-il choiſi l'hiſtoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au throsne de Cyrus
Le choix du Sort plaça l'heureux Assüerus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les Devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui sçavent le mieux
Lire en un songe obscur les volontez des Cieux.
Mais quel trouble vous-mesme aujourd'hui vous agite ?
Vostre ame en m'écoutant paroist toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander dans la place où je suis;
Haï, craint, envié, souvent plus miserable
Que tous les Malheureux que mon pouvoir accable ?

HYDASPE.

Hé! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'Univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'Univers ? Tous les jours un homme, . . un vil esclave

D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

HYDASPE.

Quel est cet Ennemi de l'Estat, & du Roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce Chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oüi, lui-mesme.

HYDASPE.

Hé, Seigneur ! D'une si belle vie

Un si foible Ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'insolent devant moy ne se courba jamais.

En vain de la faveur du plus grand des Monarques

Tout revere à genoux les glorieuses marques.

Lors que d'un saint respect tous les Persans touchez

N'osent lever leurs fronts à la terre attachez,

Lui, fierement assis, & la teste immobile,

Traitte tous ces honneurs d'impieté ſervile,
Préſente à mes regards un front ſéditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baiſſer les yeux.
Du Palais cependant il aſſiege la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaſpe, ou que je ſorte,
Son viſage odieux m'afflige, & me pourſuit;
Et mon eſprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ay voulu devancer la lumiere.
Je l'ay trouvé couvert d'une affreuſe pouſſiere,
Reveſtu de lambeaux, tout pâle. Mais ſon œil
Conſervoit ſous la cendre encor le meſme orgüeil.
D'où lui vient, cher Ami, cette impudente audace?
Toy, qui dans ce Palais vois tout ce qui ſe paſſe;
Crois-tu que quelque voix oſe parler pour lui?
Sur quel roſeau fragile a-t-il mis ſon appui?

HYDASPE.

Seigneur, vous le ſçavez, ſon avis ſalutaire
Découvrit de Tharés le complot ſanguinaire.
Le Roi promit alors de le recompenſer.
Le Roi depuis ce temps paroiſt n'y plus penſer.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépoüiller l'artifice.

J'ay ſçeû de-mon deſtin corriger l'injuſtice.
Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté
Je gouverne l'Empire, où je fus acheté.
Mes richeſſes des Rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, ſoûtiens de ma puiſſance
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte legere.
Mais Mardochée aſſis aux portes du Palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient inſipide,
Tandis que le ſoleil éclaire ce Perfide.

HYDASPE.

Vous ſerez de ſa veuë affranchi dans dix jours.
La Nation entiere eſt promiſe aux vautours.

AMAN.

Ah! Que ce temps eſt long à mon impatience!
C'eſt lui, je te veux bien confier ma vangeance,
C'eſt lui, qui devant moi refuſant de ployer,
Les a livrez au bras qui les va foudroyer.
C'eſtoit trop peu pour moy d'une telle victime.
La vangeance trop foible attire un ſecond crime.

Un homme tel qu'Aman, lors qu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des chastimens dont l'Univers fremisse
Qu'on tremble, en comparant l'offense & le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyez.
Je veux qu'on dise un jour aux siecles effrayez;
Il fut des Juifs, Il fut une insolente Race.
Répandus sur la terre ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussi-tost de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalecite,
Dont la voix à les perdre en secret vous excite?

AMAN.

Je sçay que descendu de ce sang malheureux
Une eternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un deplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, croy-moy, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame à ma grandeur toute entiere attachée,

Des interests du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable ; & que faut-il de plus ?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assüerus.
J'inventay des couleurs. J'armay la calomnie.
J'interessay sa gloire ; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, seditieux ;
Leur Dieu mesme ennemi de tous les autres Dieux.
Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte vostre Empire ?
Estrangers dans la Perse, à nos Loix opposez,
Du reste des humains ils semblent divisez ;
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et détestez par tout détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts.
De leur dépoüille enfin grossissez vos thresors.
Je dis, & l'on me crut. Le Roi dés l'heure même
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assûre, me dit-il, le repos de ton Roi.
Va, perds ces malheureux; leur dépoüille est à toi.
Toute la Nation fut ainsi condamnée.

Du carnage avec lui je reglay la journée.
Mais de ce Traiſtre enfin le trépas differé
Fait trop ſouffrir mon cœur de ſon ſang alteré.
Un je ne ſçay quel trouble empoiſonne ma joye.
Pourquoy dix jours encor faut-il que je le voye ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au Roy, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois comme moi ce Prince inexorable.
Tu ſçais combien terrible en ſes ſoudains tranſports
De nos deſſeins ſouvent il rompt tous les reſſorts.
Mais à me tourmenter ma crainte eſt trop ſubtile.
Mardochée à ſes yeux eſt une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, & faites promptement
Elever de ſa mort le honteux inſtrument.

AMAN.

J'entens du bruit, je ſors. Toy, ſi le Roi m'appelle...

HYDASPE.

Il ſuffit.

SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

Suite d'Aſsüerus.

ASSUERUS.

AInſi donc, ſans cet avis fidelle,
Deux Traiſtres dans ſon lit aſſaſſinoient leur Roy?
Qu'on me laiſſe, & qu'Aſaph ſeul demeure avec
moy.

SCENE III.

ASSUERUS, ASAPH.

ASSUERUS.

Aſſis ſur ſon Thrône.

JE veux bien l'avoüer. De ce couple perfide
J'avois preſque oublié l'attentat parricide.
Et j'ay pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon eſprit.

Je voy de quel ſuccés leur fureur fut ſuivie
Et que dans les tourmens ils laiſſerent la vie.
Mais ce Sujet zelé, qui d'un œil ſi ſubtil
Sçeût de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra ſur moy leur main déja levée,
Enfin par qui la Perſe avec moy fut ſauvée ;
Quel honneur pour ſa foy, quel prix a-t-il reçû ?

ASAPH.

On lui promit beaucoup, c'eſt tout ce que j'ay ſçû.

ASSUERUS.

O d'un ſi grand ſervice oubli trop condamnable !
Des embarras du throſne effet inévitable !
De ſoins tumultueux un Prince environné
Vers de nouveaux objets eſt ſans ceſſe entraîné.
L'avenir l'inquiete, & le preſent le frappe.
Mais plus promt que l'éclair le paſſé nous échappe.
Et de tant de mortels à toute heure empreſſez
A nous faire valoir leurs ſoins intereſſez,
Il ne s'en trouve point, qui touchez d'un vray zele
Prennent à noſtre gloire un intereſt fidele ;
Du merite oublié nous faſſent ſouvenir ;

Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir !
Ah! Que plûtoſt l'injure échappe à ma vangeance,
Qu'un ſi rare bienfait à ma reconnoiſſance.
Et qui voudroit jamais s'expoſer pour ſon Roy ?
Ce Mortel, qui montra tant de zele pour moy,
Vit-il encor ?

ASAPH.

Il voit l'Aſtre qui vous éclaire.

ASSUERUS.

Et que n'a-t-il plûtoſt demandé ſon ſalaire ?
Quel païs reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Aſſis le plus ſouvent aux portes du Palais,
Sans ſe plaindre de vous, ni de ſa deſtinée,
Il y traiſne, Seigneur, ſa vie infortunée.

ASSUERUS.

Et je dois d'autant moins oublier la Vertu,
Qu'elle-meſme s'oublie. Il ſe nomme, dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée eſt le nom que je viens de vous lire.

ASSUERUS.

Et ſon païs ?

ASAPH.

Seigneur, puis qu'il faut vous le dire,
C'eſt un de ces Captifs à perir deſtinez,
Des rives du Jourdain ſur l'Euphrate amenez.

ASSUERUS.

Il eſt donc Juif? O Ciel! Sur le point que la vie
Par mes propres Sujets m'alloit eſtre ravie,
Un Juif rend par ſes ſoins leurs efforts impuiſſans?
Un Juif m'a préſervé du glaive des Perſans?
Mais, puis qu'il m'a ſauvé, quel qu'il ſoit, il n'importe.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUERUS.

Regarde à cette porte,

Voy, s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma Cour.

HYDASPE.

Aman à vostre porte a devancé le jour.

ASSUERUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-estre.

SCENE V.

ASSUERUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUERUS.

APproche, heureux appui du thrône de ton Maistre,
Ame de mes conseils, & qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main as soulagé le poids.
Un reproche secret embarasse mon ame.
Je sçay combien est pur le zele qui t'enflame.
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon interest seul est le but où tu cours.
Dis-moy donc. Que doit faire un Prince magnanime,

Qui veut combler d'honneurs un Sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant, & digne d'un grand Roy
Puis-je récompenser le merite & la foy ?
Ne donne point de borne à ma reconnoissance.
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN. *tout bas.*

C'est pour toy-mesme, Aman, que tu vas prononcer.
Et quel autre que toy peut-on récompenser ?

ASSUERUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des Monarques Persans la conduite, & l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous.
Pour vous regler sur eux, que sont-ils prês de vous ?
Vostre regne aux neveux doit servir de modele.
Vous voulez d'un Sujet reconnoistre le zele.
L'honneur seul peut flatter un esprit genereux.
Je voudrois donc, Seigneur, que ce Mortel heureux

De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant ſur le front le ſacré diadême,
Sur un de vos courſiers pompeuſement orné,
Aux yeux de vos Sujets dans Suſe fuſt mené ;
Que pour comble de gloire, & de magnificence,
Un Seigneur eminent en richeſſe, en puiſſance,
Enfin de voſtre Empire aprés vous le premier,
Par la bride guidaſt ſon ſuperbe courſier ;
Et lui-meſme marchant en habits magnifiques,
Criaſt à haute voix dans les places publiques :
Mortels, proſternez-vous. C'eſt ainſi que le Roy
Honore le merite, & couronne la foy.

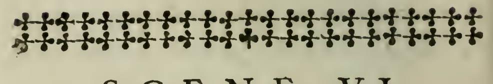
ASSUERUS.

Je voy que la Sageſſe elle-meſme t'inſpire.
Avec mes volontez ton ſentiment conſpire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté,
Je veux de point en point qu'il ſoit executé.
La Vertu dans l'oubli ne ſera plus cachée.
Aux portes du Palais prens le Juif Mardochée.
C'eſt lui que je prétens honorer aujourd'hui.
Ordonne ſon triomphe, & marche devant lui.

Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN.

Dieux !



SCENE VI.

ASSUERUS *seul.*

Le prix est sans doute inoüi.
Jamais d'un tel honneur un Sujet n'a joüi.
Mais plus la récompense est grande & glorieuse,
Plus mesme de ce Juif la race est odieuse;
Plus j'assûre ma vie, & montre avec éclat
Combien Assüerus redoute d'estre ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdray pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes....



SCENE

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, ELISE, THAMAR.

Partie du Chœur. *Esther entre s'appuyant sur Elise: quatre Israëlites soûtiennent sa robe.*

ASSUERUS.

SAns mon ordre on porte icy ses pas?
Quel Mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes. C'est vous, Esther? Quoy sans estre attenduë?

ESTHER.

Mes filles, soûtenez vostre Reine éperduë.
Je me meurs. *Elle tombe évanoüie.*

ASSUERUS.

Dieux puissans! Quelle étrange pasleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas vostre Frere?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si severe?

Vivez. Le fceptre d'or, que vous tend cette main,
Pour vous de ma clemence eft un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix falutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon fein mon ame fugitive ?

ASSUERUS.

Ne connoiffez-vous pas la voix de voftre Epoux ?
Encore un coup vivez, & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ay jamais contemplé qu'avec crainte
L'augufte majefté fur voftre front emprainte.
Jugez combien ce front irrité contre moy
Dans mon ame troublée a dû jetter d'effroy.
Sur ce throfne facré, qu'environne la foudre,
J'ay cru vous voir tout preft à me réduire en poudre.
Helas ! fans friffonner, quel cœur audacieux
Soûtiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainfi du Dieu vivant la colere étincelle,...

ASSUERUS.

O Soleil ! O Flambeaux de lumiere immortelle !
Je me trouble moy-mefme, & fans fremiffement

Je ne puis voir sa peine & son saisissement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse,
Du cœur d'Assüerus souveraine maistresse,
Esprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes Estats vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un Roi craint de la Terre entiere,
Devant qui tout fléchit, & baise la poussiere,
Jette sur son Esclave un regard si serain,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUERUS.

Croyez-moy, chere Esther, ce sceptre, cet Empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat meslent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sçay quelle grace,
Qui me charme toûjours, & jamais ne me lasse.
De l'aimable Vertu doux & puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence, & la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,

Et fait des jours ſereins de mes jours les plus ſombres.

Que dis-je ? Sur ce throſne aſſis auprés de vous,

Des Aſtres ennemis j'en crains moins le courroux,

Et croy que voſtre front preſte à mon diadême

Un éclat, qui le rend reſpectable aux Dieux meſme.

Oſez donc me répondre, & ne me cachez pas

Quel ſujet important conduit icy vos pas.

Quel intereſt, quels ſoins vous agitent, vous preſſent ?

Je voy qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adreſſent.

Parlez. De vos deſirs le ſuccés eſt certain,

Si ce ſuccés dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'aſſûre, autant qu'elle m'honore !

Un intereſt preſſant veut que je vous implore.

J'attens ou mon malheur, ou ma felicité.

Et tout dépend, Seigneur, de voſtre volonté.

Un mot de voſtre bouche, en terminant mes peines,

Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUERUS.

Ah ! Que vous enflammez mon desir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ay trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excés d'honneur.
J'oseray devant luy rompre ce grand silence,
Et j'ay, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUERUS.

Dans quelle inquietude, Esther, vous me jettez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaittez.
Vous *, que l'on cherche Aman, & qu'on luy fasse entendre,
Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

* *à ceux de sa suite.*

HYDASPE.

Les sçavans Chaldéens par vostre ordre appellez,
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblez.

ASSUERUS.

Princeſſe, un ſonge étrange occupe ma penſée.

Vous-meſme en leur réponſe eſtes intereſſée.

Venez, derriere un voile écoutant leurs diſcours,

De vos propres clartez me preſter le ſecours.

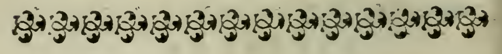
Je crains pour vous, pour moy quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Sui-moy, Thamar. Et vous, troupe jeune & timide,

Sans craindre icy les yeux d'une profane Cour,

A l'abry de ce throſne attendez mon retour.



SCENE VIII.

Cette Scene eſt partie déclamée ſans chant, & partie chãtée.

ELISE, PARTIE DU CHOEUR.

ELISE.

QUe vous ſemble, mes ſœurs, de l'eſtat où nous ſommes ?

D'Eſther, d'Aman qui le doit emporter ?

Eſt-ce Dieu, ſont-ce les hommes,

Dont les œuvres vont éclater

Vous avez vû quelle ardente colere
Allumoit de ce Roi le visage severe.

Une des Israëlites.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloüi.

Une autre.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ELISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoüi ?

Une des Israëlites Chante.

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le Lion rugissant est un Agneau paisible.
Dieu, nostre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

Le Chœur Chante.

Dieu, nostre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

La mesme Israëlite Chante.

Tel qu'un ruisseau docile

Obeït à la main qui détourne ſon cours,
Et laiſſant de ſes eaux partager le ſecours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontez arbitre ſouverain !
Le cœur des Rois eſt ainſi dans ta main.

ELISE.

Ah ! Que je crains, mes ſœurs, les funeſtes nüages
Qui de ce Prince obſcurciſſent les yeux !
Comme il eſt aveuglé du culte de ſes Dieux !

Une des Iſraëlites.

Il n'atteſte jamais que leurs noms odieux.

Une autre.

Aux feux inanimez dont ſe parent les cieux,
Il rend de profanes hommages.

Une autre.

Tout ſon Palais eſt plein de leurs images.

Le Chœur *Chante.*

Malheureux ! vous quittez le Maiſtre des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

Une Iſraëlite Chante.

Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes Saints quand ſeras-tu touché ?
Quand ſera le voile arraché,
Qui ſur tout l'Univers jette une nuit ſi ſombre ?
Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Juſqu'à quand ſeras-tu caché ?

Une des plus jeunes Iſraëlites.

Parlons plus bas, mes ſœurs. Ciel ! ſi quelque infidelle
Ecoutant nos diſcours nous alloit déceler !

ELISE.

Quoy ! Fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déja vous faire chanceler ?
Hé ! ſi l'impie Aman dans ſa main homicide
Faiſant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blaſphemer le nom du Tout-puiſſant
Vouloit forcer voſtre bouche timide ?

Une autre Iſraëlite.

Peut-eſtre Aſſüerus fremiſſant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux

Devant une müette Idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chere fœur, que choifirez-vous?

La jeune Ifraëlite.

Moy! Je pourrois trahir le Dieu que j'aime?
J'adorerois un Dieu fans force, & fans vertu,
Refte d'un tronc par les vents abbattu,
Qui ne peut fe fauver lui-mefme?

Le Chœur chante.

Dieux impuiffans, Dieux fourds, tous ceux qui vous implorent,
Ne feront jamais entendus.
Que les Démons, & ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits & confondus.

Une Ifraëlite chante.

Que ma bouche, & mon cœur, & tout ce que je fuis
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En fes bontez mon ame fe confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je ſuis,

Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ELISE.

Je n'admiray jamais la gloire de l'Impie.

Une autre Iſraëlite.

Au bonheur du Méchant qu'une autre porte envie.

ELISE.

Tous ſes jours paroiſſent charmans.
L'or éclate en ſes veſtemens.
Son orgueil eſt ſans borne ainſi que ſa richeſſe.
Jamais l'air n'eſt troublé de ſes gemiſſemens.
Il s'endort, il s'éveille au ſon des inſtrumens.
Son cœur nage dans la molleſſe.

Une autre Iſraëlite.

Pour comble de proſperité,
Il eſpere revivre en ſa poſterité :
Et d'enfans à ſa table une riante troupe
Semble boire avec luy la joye à pleine coupe.

Le Chœur. *Tout ce reſte eſt chanté.*

Heureux, dit-on, le peuple floriſſant,

Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance !

Une Israëlite seule.

Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

Une autre seule.

Le bonheur de l'Impie est toûjours agité.
Il erre à la mercy de sa propre inconstance.
Ne cherchons la felicité,
Que dans la paix de l'innocence.

La mesme avec une autre.

O douce paix !
O lumiere eternelle !
Beauté toûjours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumiere eternelle !
Heureux le Chœur, qui ne te perd jamais !

Le Chœur.

O douce paix !
O lumiere eternelle !
Beauté toûjours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

La mesme seule.

Nulle paix pour l'Impie. Il la cherche ; elle fuit :
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit.
Le remords au dedans le glace.

Une autre.

La gloire des Méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaistra, mon Dieu, plus brillant que l'Aurore.

Le Chœur.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

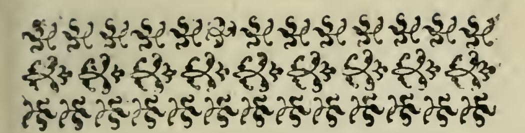
ELISE *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entens du bruit dans la chambre prochaine.

On nous appelle, allons rejoindre nostre Reine.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Theâtre represente les Jardins d'Esther, & un des costez du Salon où se fait le festin.

AMAN, ZARE'S.

ZARE'S.

C'Est donc icy d'Esther le superbe Jardin,
Et ce Salon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Ecoutez les conseils d'une Epouse alarmée.
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle courroux.
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les Rois craignent sur tout le reproche & la plainte.
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,
Ressentez donc aussi cette felicité.

Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ay cent fois appris de vostre propre bouche ;
Quiconque ne sçait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il fuye.
Il est des contretemps qu'il faut qu'un Sage essuye.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur ! O supplice affreux à la pensée !
O honte, qui jamais ne peut estre effacée !
Un execrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vû de la pourpre habillé par mes mains ?
C'est peu qu'il ait sur moy remporté la victoire ;
Malheureux, j'ay servi de Heraut à sa gloire.
Le traistre ! Il insultoit à ma confusion.
Et tout le peuple mesme avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chute certaine en tiroit le présage.
Roi cruel ! Ce sont là les jeux où tu te plais.
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARE'S.

Pourquoy juger ſi mal de ſon intention ?
Il croit récompenſer une bonne action.
Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner aucontraire,
Qu'il en ait ſi long-temps differé le ſalaire ?
Du reſte, il n'a rien fait que par voſtre conſeil.
Vous meſme avez dicté tout ce triſte appareil.
Vous eſtes aprés lui le premier de l'Empire.
Sçait-il toute l'horreur que ce Juif vous inſpire ?

AMAN.

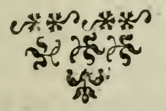
Il ſçait qu'il me doit tout, & que pour ſa grandeur
J'ay foulé ſous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant ſa puiſſance,
J'ay fait taire les Loix, & gémir l'Innocence ;
Que pour lui des Perſans bravant l'averſion,
J'ai cheri, j'ai cherché la malediction.
Et pour prix de ma vie à leur haine expoſée,
Le barbare aujourd'hui m'expoſe à leur riſée ?

ZARE'S.

Seigneur, nous ſommes ſeuls. Que ſert de ſe flater ?
Ce zele que pour lui vous fiſtes éclater,
Ce ſoin d'immoler tout à ſon pouvoir ſuprême,

Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-
mesme ?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs desolez
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....
Enfin la Cour nous hait, le Peuple nous déteste.
Ce Juif mesme, il le faut confesser malgré moy,
Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroy.
Les malheurs sont souvent enchaînez l'un à l'autre,
Et sa race toûjours fut fatale à la vostre.
De ce legér affront songez à profiter.
Peut-estre la Fortune est preste à vous quitter.
Aux plus affreux excés son inconstance passe.
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut ? Je fremis quand je voy
Les abysmes profonds qui s'offrent devant moy.
La chute desormais ne peut estre qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, & ces bords écartez,

Où vos Ayeux errans jadis furent jettez,
Lorſque des Juifs contre eux la vengeance allu-
mée
Chaſſa tout Amalec de la triſte Idumée;
Aux malices du ſort enfin dérobez-vous.
Nos plus riches thréſors marcheront devant nous:
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite.
Sur-tout de vos Enfans j'aſſureray la fuite.
N'ayez ſoin cependant que de diſſimuler.
Contente ſur vos pas vous me verrez voler.
La mer la plus terrible & la plus orageuſe
Eſt plus ſeure pour nous que cette Cour trom-
peuſe.
Mais à grands pas vers vous je voy quelqu'un
marcher.
C'eſt Hydaſpe.



✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

SCENE II.

AMAN, ZARE'S, HYDASPE.

HYDASPE.

SEigneur, je courois vous chercher.
Voſtre abſence en ces lieux ſuſpend toute la joye,
Et pour vous y conduire Aſſüerus m'envoye.

AMAN.

Et Mardochée eſt-il auſſi de ce feſtin?

HYDASPE.

A la table d'Eſther portez-vous ce chagrin?
Quoy, toûjours de ce Juif l'image vous deſole?
Laiſſez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.
Croit-il d'Aſſüerus éviter la rigueur?
Ne poſſedez-vous pas ſon oreille & ſon cœur?
On a payé le zele, on punira le crime,
Et l'on vous a, Seigneur, orné voſtre Victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Eſther ſecondez
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croiray-je le bonheur, que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ay des ſçavans Devins entendu la réponſe.
Ils diſent que la main d'un perfide Eſtranger
Dans le ſang de la Reine eſt preſte à ſe plonger.
Et le Roi, qui ne ſçait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux ſeuls Juifs ce projet deteſtable.

AMAN.

Oüi, ce ſont, cher Ami, des monſtres furieux.
Il faut craindre ſur tout leur Chef audacieux.
La terre avec horreur dés long-temps les endure;
Et l'on n'en peut trop toſt délivrer la Nature.
Ah ! je reſpire enfin. Chere Zarés, Adieu.

HYDASPE.

Les Compagnes d'Eſther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la feſte.
Entrez, & recevez l'honneur qu'on vous appreſte.

SCENE III.

ELISE, LE CHOEUR.

Une des Iſraëlites.

Cecy ſe recite ſans chant.

C'Eſt Aman.

Une autre.

C'eſt lui-même & j'en fremis, ma ſœur.

La premiere.

Mon cœur de crainte & d'horreur ſe reſſerre.

L'autre.

C'eſt d'Iſraël le ſuperbe oppreſſeur.

La premiere.

C'eſt celui qui trouble la Terre.

ELISE.

Peut-on en le voyant ne le connoiſtre pas ?
L'orgueil & le dédain ſont peints ſur ſon viſage.

Une Iſraëlite.

On lit dans ſes regards ſa fureur & ſa rage.

Une autre.

Je croyois voir marcher la Mort devant ſes pas.

Une des plus jeunes.

Je ne ſçay ſi ce Tigre a reconnu ſa proye.
Mais en nous regardant, mes ſœurs, il m'a ſemblé

Qu'il avoit dans les yeux une barbare joye,
Dont tout mon ſang eſt encore troublé.

ELISE.

Que ce nouvel honneur va croiſtre ſon audace !
Je le voy, mes Sœurs, je le voy.
A la table d'Eſther l'Inſolent prés du Roy
A déja pris ſa place.

Une des Iſraëlites.

Miniſtres du feſtin, de grace dites-nous,
Quels mets à ce Cruel, quel vin préparez-vous?

Une autre.

Le ſang de l'orphelin,

Une troiſiéme.

Les pleurs des miſerables,

La ſeconde.

Sont ſes mets les plus agréables.

La troiſiéme.

C'eſt ſon breuvage le plus doux.

ELISE.

Cheres sœurs, suspēdez la douleur qui vous presse,
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos chants
Du cœur d'Assüerus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David par ses accords touchans
Calmoit d'un Roy jaloux la sauvage tristesse.

Tout le reste de cette Scene est chanté.

Une Israëlite.

Que le Peuple est heureux,
Lors qu'un Roi genereux,
Craint dans tout l'Univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le Peuple! Heureux le Roi lui-même!

Tout le Chœur.

O repos! O tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance eternelle,
Quand la suprême Autorité
Dans ses Conseils a toûjours auprés d'elle,
La Justice, & la Verité!



Une Israëlite.

Ces quatre Stances sont châtées alternativemét par une voix seule & par tout le Chœur

Rois, chassez la Calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles Estats
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit par tout l'Innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce Monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vangeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La Fraude adroite & subtile
Seme de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le Repentir inutile.

Une Iſraëlite ſeule.

D'un ſouffle l'Aquilon écarte les nüages,
Et chaſſe au loin la foudre & les orages.
Un Roi ſage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide Impoſteur.

Une autre.

J'admire un Roi victorieux,
Que ſa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un Roi ſage, & qui hait l'injuſtice,
Qui ſous la loy du Riche imperieux
Ne ſouffre point que le Pauvre gémiſſe,
Eſt le plus beau préſent des Cieux.

Une autre.

La Veuve en ſa défenſe eſpere.

Une autre.

De l'Orphelin il eſt le Pere.

Toutes enſemble.

Et les larmes du Juſte implorant ſon appuy,
Sont prétieuſes devant luy.

Une Iſraëlite ſeule.

Détourne, Roi puiſſant, détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger:
Il eſt temps que tu t'éveilles.
Dans le ſang innocent ta main va ſe plonger,
Pendant que tu ſommeilles.
Détourne, Roi puiſſant, détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger.

Une autre.

Ainſi puiſſe ſous toy trembler la Terre entiere;
Ainſi puiſſe à jamais contre tes Ennemis
Le bruit de ta valeur te ſervir de barriere.
S'ils t'attaquent, qu'ils ſoient en un moment ſoûmis.

Que de ton bras la force les renverſe,
Que de ton nom la terreur les diſperſe,
Que tout leur Camp nombreux ſoit devant tes ſoldats
Comme d'enfans une troupe inutile;
Et ſi par un chemin il entre en tes Eſtats,
Qu'il en ſorte par plus de mille.

SCENE IV.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, LE CHOEUR.

ASSUERUS *à Esther.*

OUI, vos moindres diſcours ont des graces ſecretes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites,
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un ſi rare threſor ?
Dans quel ſein vertueux avez-vous pris naiſſance ?
Et quelle main ſi ſage éleva voſtre enfance ?
Mais dites promtement ce que vous demandez.
Tous vos deſirs, Eſther, vous ſeront accordez;
Dûſſiez-vous, je l'ay dit, & veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puiſſant Empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vaſtes deſirs.
Mais puiſqu'il faut enfin expliquer mes ſoûpirs,
Puiſque mon Roi lui même à parler me convie;

* J'ose vous implorer & pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un Peuple infortuné,
Qu'à perir avec moy vous avez condamné.

* *Elle se jette aux piez du Roi.*

ASSUERUS *la relevant.*

A perir? Vous? Quel Peuple? Et quel est ce mystere?

AMAN *tout bas.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son pere.
De vos ordres sanglans vous sçavez la rigueur.

AMAN.

Ah Dieux!

ASSUERUS.

Ah! De quel coup me percez-vous le cœur?
Vous la fille d'un Juïf? Hé quoy? Tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'Innocence, & la sagesse même,
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours?
Malheureux!

ESTHER.

Vous pourrez rejetter ma priere.

Mais je demande au moins que pour grace derniere,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler;
Et que sur tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUERUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! Confonds l'audace & l'imposture?
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la Nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois Souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs Peres,
Ont vû benir le cours de leurs destins prosperes.
Ce Dieu, Maistre absolu de la Terre & des Cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom. Le Monde est son ouvrage,
Il entend les soûpirs de l'Humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son thrône interroge les Rois.
Des plus fermes Estats la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

Les Juifs à d'autres Dieux oserent s'adresser.
Roi, peuples en un jour tout se vid disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais pour punir enfin nos Maistres à leur tour
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vist le jour,
L'appella par son nom, le promit à la Terre,
Le fit naistre, & soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers rempars, & les portes d'airain,
Mit des superbes Rois la dépoüille en sa main.
De son Temple détruit vangea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus par lui vainqueur publia ses bienfaits,
Regarda nostre Peuple avec des yeux de paix.
Nous rendit & nos loix, & nos festes divines;
Et le Temple déja sortoit de ses ruines.
Mais de ce Roi si sage heritier insensé
Son Fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa Race,
Le retrancha lui-même, & vous mit en sa place.
Que n'esperions-nous point d'un Roi si genereux ?
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,

Disions-nous ; un Roi regne ami de l'Innocence.
Par tout du nouveau Prince on vantoit la clemence.
Les Juifs par tout de joye en poufferent des cris.
Ciel ! verra-t-on toûjours par de cruels esprits
Des Princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un Barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un Ministre ennemi de vostre propre gloire ....

AMAN.

De vostre gloire ? Moy ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
Moy, qui n'ay d'autre objet, ni d'autre Dieu.

ASSUERUS.

Tay-toy.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roy ?

ESTHER.

Nostre ennemi cruel devant vous se declare.
C'est lui C'est ce Ministre infidelle & barbare,
Qui d'un zele trompeur à vos yeux revestu,
Contre nostre innocence arma vostre vertu.

Et

Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impi-
toyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par tout l'affreux ſignal en même temps donné
De meurtres remplira l'Univers eſtonné.
On verra ſous le nom du plus juſte des Princes
Un perfide Eſtranger deſoler vos Provinces,
Et dans ce Palais même en proye à ſon courroux
Le ſang de vos Sujets regorger juſqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs ſa haine envenimée?
Quelle guerre inteſtine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vû marcher parmi vos Ennemis ?
Fut-il jamais au joug eſclaves plus ſoûmis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que voſtre main ſur eux appeſantie
A leurs Perſecuteurs les livroit ſans ſecours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des Meſchans les trames criminelles,
De mettre voſtre thrône à l'ombre de ſes ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut voſtre ſoûtien;
Luy ſeul mit à vos piez le Parthe & l'Indien,
Diſſipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les Mers dans vos vaſtes limites.

Lui ſeul aux yeux d'un Juif découvrit le deſſein
De deux Traiſtres tout preſts à vous percer le ſein.
Helas ! ce Juif jadis m'adopta pour ſa fille.

ASSUERUS.

Mardochée ?

ESTHER.

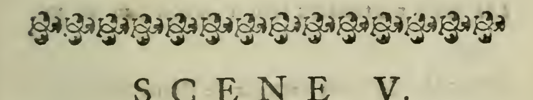
Il reſtoit ſeul de noſtre famille.
Mon pere eſtoit ſon frere. Il deſcend comme moy
Du ſang infortuné de noſtre premier Roy.
Plein d'une juſte horreur pour un Amalecite,
Race que noſtre Dieu de ſa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pû fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
Delà contre les Juifs, & contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, ſous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée eſt paré.
A la porte d'Aman eſt déja preparé
D'un infame trépas l'inſtrument execrable.
Dans une heure au plus tard ce Vieillard venerable
Des portes du Palais par ſon ordre arraché,
Couvert de voſtre pourpre y doit eſtre attaché.

ASSUERUS.

Quel jour meslé d'horreur vient effrayer mon ame ?
Tout mon sang de colere & de honte s'enflame.
J'estois donc le joüet... Ciel, daigne m'éclairer.
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appellez Mardochée, il faut aussi l'entendre. * *Le Roi s'éloigne.*

Une Israëlite.

Verité, que j'implore, acheve de descendre.



SCENE V.

ESTHER, AMAN, LE CHOEUR.

AMAN *à Esther.*

D'Un juste étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du Ciel la puissance suprême,
En les perdant, j'ay crû vous assurer vous-mesme.
Princesse, en leur faveur employez mon credit.

Le Roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je ſçay par quels reſſorts on le pouſſe, on l'arreſte,
Et fais, comme il me plaiſt, le calme & la tempeſte.
Les intereſts des Juifs déja me ſont ſacrez.
Parlez. Vos Ennemis auſſi-toſt maſſacrez,
Victimes de la foy que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel ſang demandez-vous ?

ESTHER.

Va traiſtre, laiſſe-moy.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toy.
Miſerable, le Dieu vangeur de l'innocence,
Tout preſt à te juger tient déja ſa balance.
Bientoſt ſon juſte arreſt te ſera prononcé.
Tremble. Son jour approche, & ton regne eſt paſſé.

AMAN.

Oüi, ce Dieu, je l'avouë, eſt un Dieu redoutable,
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en eſt fait. Mon orgüeil eſt forcé de plier,
L'inexorable Aman eſt reduit à prier. *

* *Il ſe jette à ſes piez.*

Par le ſalut des Juifs, par ces piez que j'embraſſe,
Par ce ſage Vieillard, l'honneur de voſtre race,
Daignez d'un Roi terrible appaiſer le courroux.
Sauvez Aman, qui tremble à vos ſacrez genoux.

SCENE VI.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE, GARDES, LE CHOEUR.

ASSUERUS.

QUoy ? Le traiſtre ſur vous porte ſes mains hardies ?
Ah ! dans ſes yeux confus je lis ſes perfidies,
Et ſon trouble appuyant la foy de vos diſcours,
De tous ſes attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monſtre à l'inſtant l'ame ſoit arrachée.
Et que devant ſa porte, au lieu de Mardochée,
Appaiſant par ſa mort & la terre & les cieux,
De mes peuples vangez il repaiſſe les yeux.

Aman eſt emmené par les Gardes.

SCENE VII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E, ELISE, LE CHOEUR.

ASSUERUS *continuë en s'adressant à Mardochée.*

MOrtel, cheri du Ciel, mon ſalut & ma joye,
Aux conſeils des méchans ton Roi n'eſt plus en proye,
Mes yeux ſont deſſillez, le crime eſt confondu.
Viens briller prés de moy dans le rang qui t'eſt dû.
Je te donne d'Aman les biens, & la puiſſance.
Poſſede juſtement ſon injuſte opulence.
Je romps le joug funeſte où les Juifs ſont ſoûmis.
Je leur livre le ſang de tous leurs Ennemis.
A l'égal des Perſans je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Eſther adore.
Rebâtiſſez ſon Temple, & peuplez vos Citez.
Que vos heureux Enfans dans leurs ſolemnitez,

Consacrent de ce jour le triomphe & la gloire,
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur memoire.

SCENE VIII.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E, ASAPH, ELISE, LE CHOEUR.

ASSUERUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le Traistre est expiré.
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traisne, on va donner en spectacle funeste
De son corps tout sanglant le miserable reste.

MARDOCHE'E.

Roi, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.
Le peril des Juifs presse, & veut un promt secours.

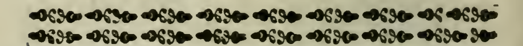
ASSUERUS.

Oüi, je t'entens. Allons par des ordres contraires

Révoquer d'un Méchant les ordres ſanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! Par quelle route inconnuë aux Mortels
Ta ſageſſe conduit ſes deſſeins eternels !



SCENE DERNIERE.

LE CHOEUR.

Tout le Chœur.

Dieu fait triompher l'Innocence ;
Chantons, celebrons ſa puiſſance.

Une Iſraëlite.

Il a vû contre nous les méchans s'aſſembler ;
Et noſtre ſang preſt à couler.
Comme l'eau ſur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du Ciel ſa voix s'eſt fait entendre,
L'homme ſuperbe eſt renverſé.
Ses propres fléches l'ont percé,

Une autre.

J'ay vû l'Impie adoré ſur la terre.

Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piez ses ennemis vaincus.
Je n'ay fait que passer, il n'estoit déja plus.

Une autre.

On peut des plus grands Rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échaper
Des pieges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autruy
La bassesse & la malice,
Qu'il ne sent point en lui.

Une autre.

Comment s'est calmé l'orage?

Une autre.

Quelle main salutaire a chassé le nüage?

Tout le Chœur.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

Une Iſraëlite ſeule.

De l'amour de ſon Dieu ſon cœur s'eſt embraſé.
Au peril d'une mort funeſte
Son zele ardent s'eſt expoſé.
Elle a parlé. Le Ciel a fait le reſte.

Deux Iſraëlites.

Eſther a triomphé des filles des Perſans.
La Nature & le Ciel à l'envy l'ont ornée.

L'une des deux.

Tout reſſent de ſes yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'autre.

Les charmes de ſon cœur ſont encor plus puiſſans,
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

Toutes deux enſemble.

Eſther a triomphé des filles des Perſans.
La Nature & le Ciel à l'envy l'ont ornée.

Une Iſraëlite ſeule.

Ton Dieu n'eſt plus irrité,

Réjoüis-toy, Sion, & sors de la poussiere.
Quitte les vestemens de ta captivité,
Et reprens ta splendeur premiere.

Les chemins de Sion à la fin sont couverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts & les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.

Tout le Chœur.

Rompez vos fers,
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts & les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.

Une Israëlite seule.

Je reverray ces campagnes si cheres.

Une autre.

J'iray pleurer au tombeau de mes Peres.

Tout le Chœur.

Repaſſez les monts & les mers.
Raſſemblez-vous des bouts de l'Univers.

Une Iſraëlite ſeule.

Relevez, relevez les ſuperbes portiques
Du Temple où noſtre Dieu ſe plaiſt d'eſtre adoré.
Que de l'or le plus pur ſon Autel ſoit paré.
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban, dépoüille-toy de tes cedres antiques.
Preſtres ſacrez, préparez vos cantiques.

Une autre.

Dieu deſcend, & revient habiter parmi nous.
Terre, fremi d'allegreſſe & de crainte.
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux, abbaiſſez-vous.

Une autre.

Que le Seigneur eſt bon! Que ſon joug eſt aimable!
Heureux, qui dés l'enfance en connoiſt la douceur!

Jeune peuple, courez à ce Maiſtre adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaiſirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur eſt bon ! Que ſon joug eſt aimable !
Heureux, qui dés l'enfance en connoiſt la douceur !

Une autre.

Il s'appaiſe, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuſe noſtre foibleſſe.
A nous chercher meſme il s'empreſſe.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mere a moins de tendreſſe.
Ah ! Qui peut avec luy partager noſtre amour ?

Trois Iſraëlites.

Il nous fait remporter une illuſtre victoire.

L'une des trois.

Il nous a revelé ſa gloire.

Toutes trois ensemble.

Ah ! qui peut avec luy partager nostre amour ?

Tout le Chœur.

Que son nom soit beni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célebre ses ouvrages,
Au delà des temps & des âges,
Au delà de l'Eternité.

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Prevost de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils,& autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra ; SALUT : Nos tres-cheres & bien amées les Dames de la Communauté de Saint Loüis, Nous ont fait remontrer que nostre cher &

bien amé le Sieur Racine, ayant à leur priere, & pour l'édification & instruction des jeunes Demoiselles confiées à leur conduite, composé un Ouvrage de Poësie intitulé, *Esther*, tiré de l'Escriture Sainte, & propre à estre recité, & à estre chanté: Elles ont consideré que cet Ouvrage pourroit aussi servir à l'édification de plusieurs personnes de pieté, & estre principalement utile à plusieurs Communautez & Maisons Religieuses, où l'on a pareillement soin d'élever la jeunesse & de la former aux bonnes mœurs: c'est pourquoy elles desireroient le donner au public; ce que ne pouvant faire sans avoir nos Lettres de permission, elles nous ont tres-humblement fait supplier de les leur vouloir accorder: A CES CAUSES, sçachant l'utilité que le public en pourra recevoir, & ayant vû nous-mesmes plusieurs representations dudit Ouvrage, dont nous avons esté satisfaits, nous avons aux Dames de ladite Communauté de Saint Loüis permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage tant les Paroles que la Musique, par tel Libraire & Imprimeur qu'il leur plaira, en tout ou en partie, en tel volume, marge, &

caractere, & autant de fois que bon leur ſemblera, pendant le temps de quinze années conſecutives, à commencer du jour qu'il ſera achevé d'imprimer; & de le faire vendre & diſtribuer par tout noſtre Royaume: faiſant défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, & diſtribuer ledit Ouvrage ſous quelque pretexte que ce ſoit, meſme d'impreſſion eſtrangere, ſans le conſentement deſdites Dames, ou de leurs ayans cauſe, ſur peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & l'autre auſdites Dames, ou à leurs ayans cauſe, & de tous dépens, dommages & intereſts. Avec pareilles défenſes à tous Acteurs, & autres montans ſur les Theatres publics, d'y repreſenter ny chanter ledit Ouvrage, ſous les meſmes peines. A la charge d'en mettre deux Exemplaires en noſtre Bibliotheque publique; un dans le Cabinet des Livres de noſtre Château du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Boucherat; de faire imprimer ledit Livre dans noſtre Royau-

me,

me, & non ailleurs, en beau caractere & papier, ſuivant ce qui eſt porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. Et de faire enregiſtrer les Preſentes és Regiſtres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de noſtre bonne Ville de Paris. Le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir leſdites Dames, & leurs ayans cauſe, pleinement, & paiſiblement ; Ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empeſchemens au contraire. Voulons, qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Ouvrage une copie, ou un Extrait des preſentes, elles ſoient tenuës pour bien & deuëment ſignifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier noſtre Huiſſier, ou Sergent de faire pour l'execution des preſentes, toutes ſignifications, défenſes, ſaiſies, & autres actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion : Car tel eſt noſtre plaiſir. Donné à Verſailles, le troiſiéme jour de Février, l'an de grace mil ſix cens quatre-vingt-neuf. Et de noſtre regne le quarante-ſixiéme.

H.

Signé, Par le Roy en ſon Conſeil: BOUCHER: Et ſcellé.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 18. *Février* 1689. *ſuivant l'Arreſt du Parlement du* 8. *Avril* 1653. *Celuy du Conſeil Privé du Roy, du* 27. *Février* 1663. *Et l'Edit de Sa Majeſté donné à Verſailles au mois d'Aouſt* 1686. *Le préſent Enregiſtrement fait à la charge que le débit dudit Livre ſe fera par un Imprimeur ou Libraire.* Signé, J. B. COIGNARD, Syndic.

Les Dames de la Communauté de Saint Loüis, ont cedé leur droit de Privilege à Denys Thierry Imprimeur, Marchand Libraire, & Juge Conſul de Paris, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Ledit Thierry a fait part dudit Privilege à Claude Barbin.

ATHALIE
TRAGE'DIE,

Tirée de l'Ecriture ſainte.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques, à la Ville de Paris.

M. DC. XCII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





PREFACE.

Tout le monde ſçait que le Royaume de Juda eſtoit composé des deux Tribus de Juda & de Benjamin, & que les dix autres Tribus qui ſe revolterent contre Roboam, compoſoient le Royaume d'Iſraël. Comme les Rois de Juda eſtoient de la Maiſon de David, & qu'ils avoient dans leur partage la Ville & le Temple de Jeruſalem, tout ce qu'il y avoit de Preſtres & de Lévites ſe retirerent auprés d'eux, & leur demeurerent toûjours attachez. Car depuis que le Temple de Salomon fut baſti, il n'eſtoit plus permis de ſacrifier ailleurs, & tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu ſur des montagnes, appellez par cette raiſon dans l'Ecriture les hauts Lieux, ne luy eſtoient point agréables. Ainſi le culte legitime ne ſubſiſtoit plus que dans Juda. Les dix Tribus, excepté un tres-petit nombre de perſonnes, eſtoient ou Idolâtres ou Schiſmatiques.

Au reste ces Prestres & ces Lévites faisoient eux-mêmes une Tribu fort nombreuse. Ils furent partagez en diverses Classes pour servir tour à tour dans le Temple, d'un jour de Sabbath à l'autre. Les Prestres estoient de la Famille d'Aaron, & il n'y avoit que ceux de cette Famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les Lévites leur estoient subordonnez, & avoient soin entre autres choses du chant, de la préparation des victimes, & de la garde du Temple. Ce nom de Lévite ne laisse pas d'estre donné quelquefois indifferemment à tous ceux de la Tribu. Ceux qui estoient en semaine avoient, ainsi que le grand Prestre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le Temple estoit environné, & qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice s'appelloit en general le Lieu saint. Mais on appelloit plus particulierement de ce nom cette partie du Temple interieur où estoit le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, & les Tables des pains de proposition. Et cette partie estoit encore distinguée du Saint des Saints, où estoit l'Arche, & où le grand Prestre seul avoit droit

d'entrer une fois l'année. C'eſtoit une Tradition aſſez conſtante que la Montagne ſur laquelle le Temple fut baſti, eſtoit la même Montagne, où Abraham avoit autrefois offert en ſacrifice ſon fils Iſaac.

J'ay cru devoir expliquer icy ces particularitez, afin que ceux à qui l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament ne ſera pas aſſez preſente, n'en ſoient point arreſtez en liſant cette Tragedie. Elle a pour ſujet, Joas reconnu & mis ſur le Thrône; & j'aurois dû dans les regles l'intituler Joas. Mais la pluſpart du monde n'en ayant entendu parler que ſous le nom d'Athalie, je n'ay pas jugé à propos de la leur préſenter ſous un autre titre, puiſque d'ailleurs Athalie y jouë un perſonnage ſi conſiderable, & que c'eſt ſa mort qui termine la Piece. Voicy une partie des principaux évenemens qui devancerent cette grande action.

Joram Roy de Juda, fils de Joſaphat, & le ſeptiéme Roy de la race de David, épouſa Athalie fille d'Achab & de Jézabel, qui regnoient en Iſraël, fameux l'un & l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs ſanglantes perſecutions contre les Prophetes. Athalie, non moins

impie que ſa Mere, entraîna bien-toſt le Roy ſon Mary dans l'Idolatrie, & fit même conſtruire dans Jeruſalem un Temple à Baal, qui eſtoit le Dieu du païs de Tyr & de Sidon, où Jézabel avoit pris naiſſance. Joram, aprés avoir veu perir par les mains des Arabes & des Philiſtins tous les Princes ſes Enfans à la reſerve d'Okoſias, mourut luy-même miſerablement d'une longue maladie qui luy conſuma les entrailles. Sa mort funeſte n'empêcha pas Okoſias d'imiter ſon impieté & celle d'Athalie ſa mere. Mais ce Prince, aprés avoir regné ſeulement un an, eſtant allé rendre viſite au Roy d'Iſraël frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la Maiſon d'Achab, & tué par l'ordre de Jehu, que Dieu avoit fait ſacrer par ſes Prophetes, pour regner ſur Iſraël, & pour eſtre le Miniſtre de ſes vangeances. Jéhu extermina toute la poſterité d'Achab, & fit jetter par les feneſtres Jézabel, qui ſelon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de ſon heritage. Athalie ayant appris à Jeruſalem tous ces maſſacres, entreprit de ſon coſté d'éteindre entiere-

ment la Race royale de David, en faiſant mourir tous les Enfans d'Okoſias ſes Petits-fils. Mais heureuſement Joſabet ſœur d'Okoſias, & fille de Joram, mais d'une autre mere qu'Athalie, eſtant arrivée lors qu'on égorgeoit les Princes ſes Neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mammelle, & le confia avec ſa Nourrice au grand Preſtre ſon mary qui les cacha tous deux dans le Temple, où l'Enfant fut élevé ſecretement juſqu'au jour qu'il fut proclamé Roy de Juda. L'Hiſtoire des Rois dit que ce fut la ſeptiéme année d'aprés. Mais le Texte grec des Paralipomenes que Severe Sulpice a ſuivi, dit que ce fut la huitiéme. C'eſt ce qui m'a autoriſé à donner à ce Prince neuf à dix ans, pour le mettre déja en eſtat de répondre aux queſtions qu'on luy fait.

Je croy ne lui avoir rien fait dire, qui ſoit au deſſus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'eſprit & de la memoire. Mais quand j'aurois eſté un peu au-delà, il faut conſiderer que c'eſt icy un Enfant tout extraordinaire, élevé dans le Temple par un grand Preſtre qui le regardant comme l'unique eſpe-

rance de sa Nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la Religion & de la Royauté. Il n'en estoit pas de même des Enfans des Juifs, que de la plusspart des nôtres. On leur apprenoit les saintes Lettres non seulement dés qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de S. Paul, dés la mammelle. Chaque Juif estoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la Loy tout entier. Les Rois estoient même obligez de l'écrire deux fois, & il leur estoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire icy que la France voit en la personne d'un Prince de huit ans & demi, qui fait aujourd'huy ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un Enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation : & que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité & le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune Prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir peché contre les régles de la vray-semblance.

L'âge de Zacharie fils du grand Prestre n'estant point marqué, on peut luy

luy ſuppoſer ſi l'on veut deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ay ſuivi l'explication de pluſieurs Commentateurs fort habiles, qui prouvent par le Texte même de l'Ecriture, que tous ces ſoldats à qui Joïada, ou Joad, comme il eſt appellé dans Joſephe, fit prendre les armes conſacrées à Dieu par David, eſtoient autant de Preſtres & de Lévites, auſſi-bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet, diſent ces Interpretes, tout devoit eſtre ſaint dans une ſi ſainte action, & aucun Profane n'y devoit eſtre employé. Il s'y agiſſoit non ſeulement de conſerver le ſceptre dans la maiſon de David, mais encore de conſerver à ce grand Roy cette ſuite de Deſcendans dont devoit naître le Meſſie. *Car ce Meſſie tant de fois promis comme Fils d'Abraham, devoit auſſi eſtre Fils de David & de tous les Rois de Juda.* De-là vient que * l'illuſtre & ſçavant Prélat, de qui j'ay emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reſte de la maiſon de David. Joſephe en parle dans les mêmes termes. Et l'Ecriture dit expreſſément, que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant

* *M. de Meaux.*

conſerver à David la Lampe qu'il lui avoit promiſe. Or cette Lampe qu'eſtoit-ce autre choſe que la lumiere qui devoit eſtre un jour révelée aux Nations ?

L'Hiſtoire ne ſpecifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interpretes veulent que ce fuſt un jour de Feſte. J'ay choiſi celle de la Pentecoſte, qui eſtoit l'une des trois grandes Feſtes des Juifs. On y celebroit la memoire de la publication de la Loy ſur le mont de Sinaï, & on y offroit auſſi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moiſſon ; ce qui faiſoit qu'on la nommoit en core la Feſte des Prémices. J'ay ſongé que ces circonſtances me fourniroient quelque varieté pour les chants du Chœur.

Ce Chœur eſt composé de jeunes Filles de la Tribu de Levi, & je mets à leur teſte une Fille, que je donne pour ſœur à Zacharie. C'eſt elle qui introduit le Chœur chez ſa Mere : Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, & fait enfin les fonctions de ce Perſonnage des anciens Chœurs qu'on appelloit le Coryphée. J'ay auſſi eſſayé d'imiter des Anciens cette continuité d'Action, qui fait que leur Théatre ne

demeure jamais vuide ; les intervalles des Actes n'estant marquez que par des hymnes & par des moralitez du Chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-estre un peu hardi d'avoir osé mettre sur la Scene un Prophete inspiré de Dieu, & qui prédit l'avenir. Mais j'ay eû la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophetes mêmes. Quoique l'Ecriture ne dise pas en termes exprés que Joïada ait eû l'esprit de prophetie, comme elle le dit de son Fils, elle le represente comme un homme tout plein de l'Esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroist-il pas par l'Evangile qu'il a pû prophetiser en qualité de souverain Pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui aprés trente années d'un regne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des Flatteurs, & se soüilla du meurtre de Zacharie fils & successeur de ce grand Prestre. Ce meurtre commis dans le Temple fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, & de tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite. On pretend même que depuis ce jour là

les réponſes de Dieu ceſſerent entierement dans le Sanctuaire. C'eſt ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de ſuite à Joad & la deſtruction du Temple & la ruine de Jeruſalem. Mais comme les Prophetes joignent d'ordinaire les conſolations aux menaces, & que d'ailleurs il s'agit de mettre ſur le thrône un des Anceſtres du Meſſie, j'ay pris occaſion de faire entrevoir la venuë de ce Conſolateur, aprés lequel tous les anciens Juſtes ſoûpiroient. Cette Scene, qui eſt une eſpece d'Epiſode, ameine tres-naturellement la Muſique, par la coûtume qu'avoient pluſieurs Prophetes d'entrer dans leurs ſaints tranſports au ſon des inſtrumens. Témoin cette troupe de Prophetes, qui vinrent au devant de Saül avec des harpes & des lyres, qu'on portoit devant eux, & témoin Eliſée lui-même, qui eſtant conſulté ſur l'avenir par le Roy de Juda & par le Roy d'Iſraël, dit comme fait icy Joad, *Adducite mihi Pſalten.* Ajoûtez à cela que cette Prophétie ſert beaucoup à augmenter le trouble dans la Piece, par la conſternation & par les differens mouvemens où elle jette le Chœur & les principaux Acteurs.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres patentes du Roy en datte du 11. Decembre 1690. Signées BOUCHER : Il eſt permis au Sieur Racine, Gentilhomme ordinaire de ſa Majeſté, de faire imprimer la Tragedie qu'il a compoſée par ordre du Roy, intitulée *Athalie, tirée de l'Ecriture Sainte*, & ce pendant le temps de *dix années*, à commencer du jour qu'elle aura eſté achevée d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenſes à toutes perſonnes, autres que ceux que ledit Sieur aura choiſy, d'imprimer ladite Tragedie, ni meſme d'en vendre ou debiter des exemplaires qui pourroient eſtre contrefaits, à peine de confiſcation deſdits Exemplaires, de trois mille livres d'amande, & de tous dépens, dommages & intereſts, aux charges & conditions contenuës plus au long dans leſdites Lettres.

Regiſtrées ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 8. *Fevrier* 1691. *Signé*, P. AUBOÜYN, *Syndic.*

Ledit Sieur Racine a cedé le droit dudit Privilege à Denys Thierry Marchand Libraire-Imprimeur, & ancien Juge Conſul de Paris, qui en a fait part à Claude Barbin auſſi Marchand Libraire à Paris.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 3. *Mars* 1691.

Les Noms des Personnages.

JOAS, Roy de Juda, fils d'Okosias.

ATHALIE, Veuve de Joram Ayeule de Joas.

JOAD, autrement JOIADA, Grand Prestre.

JOSABET, Tante de Joas, Femme du Grand Prestre.

ZACHARIE, fils de Joad & de Josabet.

SALOMITH, Sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.

AZARIAS.
ISMAEL,
ET LES TROIS AUTRES CHEFS des Prestres & des Lévites.

MATHAN, Prestre Apostat, Sacrificateur de Baal.

NABAL, Confident de Mathan.

AGAR, Femme de la suite d'Athalie.

TROUPE DE PRESTRES ET DE LEVITES.

SUITE D'ATHALIE.

LA NOURRICE de Joas.

CHOEUR de jeunes Filles de la Tribu de Lévi.

La Scene est dans le Temple de Jerusalem, dans un Vestibule de l'appartement du Grand Prestre.

ATHALIE







ATHALIE
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER
SCENE PREMIERE.

JOAD. ABNER.

ABNER.

OUY, je viens dans ſon Temple ado-
rer l'Eternel.
Je viens, ſelon l'uſage antique & ſo-
lemnel,
Celebrer avec vous la fameuſe journée,
Où ſur le mont Sina la Loy nous fut donnée.
Que les temps ſont changez! Si toſt que de ce jour
La trompette ſacrée annonçoit le retour,
Du Temple orné par tout de feſtons magnifiques
Le peuple ſaint en foule inondoit les portiques;

Et tous devant l'Autel avec ordre introduits,
De leur champ dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'Univers consacroient ces prémices.
Les Prestres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une Femme arrestant ce concours
En des jours tenebreux a changé ces beaux jours.
D'Adorateurs zelez à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mysteres,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs peres.
Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous mesme de l'Autel vous faisant arracher,
N'achéve enfin sur vous ses vangeances funestes;
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'huy ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous estre saint & juste impunément?
Dés long-temps elle hait cette fermeté rare

Qui rehauſſe en Joad l'éclat de la tiare.
Dés long-temps voſtre amour pour la Religion
Eſt traité de revolte & de ſedition.
Du merite éclatant cette Reine jalouſe
Hait ſur tout Joſabet voſtre fidelle épouſe.
Si du grand Preſtre Aaron Joad eſt ſucceſſeur
De noſtre dernier Roy Joſabet eſt la ſœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan ce Preſtre ſacrilege
Plus méchant qu'Athalie à toute heure l'aſſiege,
Mathan de nos autels infame deſerteur,
Et de toute vertu zelé perſecuteur.
C'eſt peu que le front ceint d'une mitre étrangere
Ce Lévite à Baal preſte ſon miniſtere.
Ce Temple l'importune, & ſon impieté
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'eſt point de reſſorts qu'il
  n'invente.
Quelquefois il vous plaint, ſouvent même il vous
  vante.
Il affecte pour vous une fauſſe douceur.
Et par-là de ſon fiel colorant la noirceur,
Tantoſt à cette Reine il vous peint redoutable.
Tantoſt voyant pour l'or ſa ſoif inſatiable,

Il luy feint, qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des tresors par David amassez.
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroist ensevelie,
Je l'observois hier, & je voyois ses yeux
Lancer sur le Lieu saint des regards furieux;
Comme si dans le fond de ce vaste édifice
Dieu cachoit un Vangeur armé pour son supplice.
Croyez-moy, plus j'y pense, & moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit prest d'éclater,
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son Sanctuaire.

JOAD.

Celuy qui met un frein à la fureur des flots
Sçait aussi des Méchans arrester les complots.
Soûmis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ay point d'autre crainte.
Cependant je rends grace au zele officieux
Qui sur tous mes perils vous fait ouvrir les yeux.
Je voy que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israëlite.

Le Ciel en soit beni! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foy qui n'agit point, est-ce une foy sincere?
Huit ans déja passez une impie Estrangere
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos Rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu léve son bras perfide.
Et vous, l'un des soûtiens de ce tremblant Estat,
Vous nourri dans les camps du saint Roy Josa-
phat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassûrastes seul nos villes allarmées,
Lors que d'Okosias le trépas imprévû
Dispersa tout son camp à l'espect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa verité me touche.
Voicy comme ce Dieu vous répond par ma bou-
che:
Du zele de ma loy que sert de vous parer?
Par de steriles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ay-je besoin du sang des boucs & des genisses?
Le sang de vos Rois crie, & n'est point écouté.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impieté.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin eſt ſans force, & Juda ſans vertu.
Le jour qui de leurs Rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, diſent-ils, s'eſt retiré de nous.
De l'honneur des Hebreux autrefois ſi jaloux,
Il voit ſans intereſt leur grandeur terraſſée,
Et ſa miſericorde à la fin s'eſt laſſée.
On ne voit plus pour nous ſes redoutables mains
De merveilles ſans nombre effrayer les humains.
L'Arche ſainte eſt müette & ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais ſi fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir?
Auras-tu dõc toûjours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoy toûjours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles?

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des Tyrans d'Iſraël les celébres diſgraces,
Et Dieu trouvé fidélle en toutes ſes menaces;
L'impie Achab détruit, & de ſon ſang trempé
Le champ que par le meurtre il avoit uſurpé;
Prés de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les piez des chevaux cette Reine foulée,
Dans ſon ſang inhumain les chiens deſalterez,
Et de ſon corps hideux les membres déchirez;
Des Prophetes menteurs la troupe confonduë,
Et la flamme du Ciel ſur l'autel deſcenduë;
Elie aux élemens parlant en Souverain,
Les Cieux par luy fermez & devenus d'airain,
Et la terre trois ans ſans pluye & ſans roſée;
Les morts ſe ranimans à la voix d'Eliſée;
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits éclatans
Un Dieu, tel aujourd'huy qu'il fut dans tous les temps.
Il ſçait quand il luy plaiſt faire éclater ſa gloire,
Et ſon peuple eſt toûjours preſent à ſa memoire.

ABNER.

Mais où ſont ces honneurs à David tant promis,

Et prédits même encore à Salomon son fils ?
Helas ! Nous esperions que de leur race heureuse,
Devoit sortir de Rois une suite nombreuse,
Que sur toute tribu, sur toute nation
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par tout la discorde & la guerre,
Et verroit à ses piez tous les Rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du Ciel pourquoy renoncez-vous ?

ABNER.

Ce Roy fils de David où le chercherons-nous ?
Le Ciel même peut-il reparer les ruines
De cét arbre séché jusques dans ses racines ?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts aprés huit ans sortent-ils du tombeau ?
Ah ! Si dans sa fureur elle s'estoit trompée,
Si du sang de nos Rois quelque goutte échapée...

JOAD.

Hé bien ? Que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moy !
De quelle ardeur j'irois reconnoistre mon Roy !
Doutez-vous qu'à ses piez nos tribus empressées...

Mais pourquoy me flatter de ces vaines penſées ?
Déplorable héritier de ces Rois triomphans
Okoſias reſtoit ſeul avec ſes enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le pere,
Vous avez veû les fils maſſacréz par la mere.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'aſtre du jour
Aura ſur l'horiſon fait le tiers de ſon tour,
Lors que la troiſiéme heure aux priéres rappelle,
Retrouvez-vous au Temple avec ce meſme zele.
Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits
Que ſa parole eſt ſtable, & ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'appreſte.
Et du Temple déja l'aube blanchit le faiſte.

ABNER.

Quel ſera ce bienfait que je ne comprens pas !
L'illuſtre Joſabet porte vers vous ſes pas.
Je ſors, & vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe ſolemnelle.

SCENE II.

JOAD. JOSABET.

JOAD.

LEs temps ſont accomplis, Princeſſe, il faut
parler,
Et voſtre heureux larcin ne ſe peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable inſolence
Abuſant contre luy de ce profond ſilence,
Accuſent trop long-temps ſes promeſſes d'erreur.
Que dis-je? Le ſuccés animant leur fureur
Juſques ſur noſtre Autel voſtre injuſte Marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune Roy que vos mains ont ſauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le Temple elevé.
De nos Princes Hebreux il aura le courage,
Et déja ſon eſprit a devancé ſon âge.
Avant que ſon deſtin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui regnent les Rois.
Auſſi-toſt aſſemblant nos Lévites, nos Preſtres,
Je leur declareray l'héritier de leurs Maiſtres.

JOSABET.

Sçait-il déja ſon nom, & ſon noble deſtin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejetté par sa mere,
A qui j'ay par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Helas ! De quel peril je l'avois sçeû tirer !
Dans quel peril encore il est prest de rentrer !

JOAD.

Quoy ? Déja vostre foy s'affoiblit & s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachay cet Enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échaper mon secret.
Sur-tout j'ay crû devoir aux larmes, aux prieres
Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entiéres.
Cependant aujourd'huy puis-je vous demander
Quels amis vous avez prests à vous seconder ?

Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il prés de son Roy fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pust assûrer sur sa foy,
Ne sçait pas même encor si nous avons un Roy.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cét honneur regarde ?
De mon Pere sur eux les bienfaits répandus...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ay-je pas dit? Nos Prestres, nos Lévites.

JOSABET.

Je sçay que prés de vous en secret rassemblé
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé.
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit réveler.

Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roy vanger seuls la querelle ?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zéle ?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est icy renfermé,
De ses fiers Estrangers assemblant les cohortes,
N'environne le Temple & n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contre eux de vos Ministres saints,
Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains
Ne sçavent que gemir, & prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des Victimes ?
Peut-estre dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les Tyrans, & qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab & Jézabel ?
Dieu, qui frappant Joram le mary de leur fille
A jusques sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vangeur, pour un temps suspendu,

Sur cette race impie est toûjours étendu.

JOSABET.

Et c'est sur tous ces Rois sa justice sévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui sçait si cet enfant par leur crime entraisné
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu le separant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra luy faire grace?
Helas! l'estat horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De Princes égorgez la chambre estoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares Soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma veuë.
Je me figure encor sa Nourice éperduë,
Qui devant les Bourreaux s'estoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
Mes pleurs du sentiment luy rendirent l'usage.
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne luy soit point funeste.

Du fidélle David c'est le prétieux reste.
Nouri dans ta maison en l'amour de ta Loy
Il ne connoist encor d'autre Pere que toy.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aspect du peril si ma foy s'intimide,
Si la chair & le sang se troublant aujourd'huy
Ont trop de part aux pleurs que je répans pour luy;
Conserve l'heritier de tes saintes promesses,
Et ne puni que moy de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel.
Mais Dieu veut qu'on espére en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colére,
Sur le fils qui le craint, l'impieté du pere.
Tout ce qui reste encor de fidélles Hebreux
Luy viendront aujourd'huy renouveller leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jezabel la fille est detestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur.
Et Dieu par sa voix même appuyant nostre exemple,
De plus prés à leur cœur parlera dans son Temple.

Deux infidelles Rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le thrône un Roy soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses Ancestres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prestres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a seché.
Mais si ce même Enfant à tes ordres docile,
Doit estre à tes desseins un instrument utile;
Fay qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.
Confons dans ses conseils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan & sur elle
Répandre cét esprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeste avancoureur.
L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes familles
Vostre fils & sa sœur vous amenent les filles.

SCENE

SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

CHer Zacharie, allez, ne vous arreſtez pas,
De voſtre auguſte Pere accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune & fidelle,
Que déja le Seigneur embraſe de ſon zele,
Qui venez ſi ſouvent partager mes ſoupirs,
Enfans, ma ſeule joye en mes longs déplaiſirs;
Ces feſtons dans vos mains, & ces fleurs ſur vos teſtes,
Autrefois convenoient à nos pompeuſes feſtes.
Mais, helas! en ce temps d'opprobre & de douleurs
Quelle offrande ſied mieux que celle de nos pleurs?
J'entens déja, j'entens la trompette ſacrée,
Et du Temple bien-toſt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.



SCENE IV.

LE CHOEUR.

Tout le Chœur chante.

TOut l'Univers eſt plein de ſa magnificence.
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son Empire a des temps précedé la naiſſance.
Chantons, publions ſes bienfaits.

Une voix ſeule.

En vain l'injuſte violence
Au peuple qui le louë, impoſeroit ſilence,
Son nom ne perira jamais.
Le jour annonce au jour ſa gloire & ſa puiſſance.
Tout l'Univers eſt plein de ſa magnificence,
Chantons, publions ſes bienfaits.

Tout le Chœur repete.

Tout l'Univers eſt plein de ſa magnificence.
Chantons, publions ſes bienfaits.

Une voix ſeule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naiſtre & meûrir les fruits.
Il leur diſpenſe avec meſure

Et la chaleur des jours & la fraiſcheur des nuits.
Le champ qui les reçut, les rend avec uſure.

Une autre.

Il commande au Soleil d'animer la nature,
Et la lumiere eſt un don de ſes mains.
Mais ſa Loy ſainte, ſa Loy pure
Eſt le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

Une autre.

O Mont de Sinaï, conſerve la memoire
De ce jour à jamais auguſte & renommé,
Quand ſur ton ſommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de ſa gloire.
Dy nous, pourquoy ces feux & ces éclairs,
Ces torrens de fumée, & ce bruit dans les airs,
Ces trompettes & ce tonnerre.
Venoit-il renverſer l'ordre des élemens?
Sur ſes antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?

Une autre.

Il venoit reveler aux enfans des Hébreux
De ſes préceptes ſaints la lumiere immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux

Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante Loy !
O juſtice, ô bonté ſuprême !
Que de raiſons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu ſon amour & ſa foy !

Une voix ſeule.

D'un joug cruel il ſauva nos ayeux,
Les nourit au deſert d'un pain délicieux.
Il nous donne ſes lois, il ſe donne luy-même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O juſtice ! ô bonté ſuprême !

La même voix.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit ſortir des ruiſſeaux.
Il nous donne ſes lois, il ſe donne luy-même:
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O divine, ô charmante Loy !
Que de raiſons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu ſon amour & ſa foy !

Une autre voix ſeule.

Vous, qui ne connoiſſez qu'une crainte ſervile,
Ingrats, un Dieu ſi bon ne peut-il vous charmer ?
Eſt-il donc à vos cœurs, eſt-il ſi difficile
Et ſi pénible de l'aimer ?
L'eſclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfans, l'amour eſt le partage.

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante Loy, &c.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.



Es filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prieres publiques.
Voicy nostre heure. Allons celebrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroistre à nostre tour.

SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

MAis que vois-je ? Mon fils, quel sujet vous rameine ?
Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma Mere !

JOSABET.

Hé bien, quoy?

ZACHARIE.

Le Temple eſt profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Haſtez-vous d'éclaircir voſtre mere.

ZACHARIE.

Déja, ſelon la loy, le grand Preſtre mon pere,
Aprés avoir au Dieu qui nourit les humains
De la Moiſſon nouvelle offert les premiers pains,
Luy préſentoit encore entre ſes mains ſanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ſes coſtez le jeune Eliacin
Comme moy le ſervoit en long habit de lin,
Et cependant, du ſang de la chair immolée
Les Preſtres arroſoient l'Autel & l'aſſemblée.
Un bruit confus s'éleve, & du peuple ſurpris
Détourne tout à coup les yeux & les eſprits.
Une Femme... Peut-on la nommer ſans blaſphême?

Une Femme... C'eſtoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes reſervé
Cette Femme ſuperbe entre le front levé,
Et ſe préparoit même à paſſer les limites
De l'enceinte ſacrée ouverte aux ſeuls Lévites.
Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.
Mon pere... (Ah quel courroux animoit ſes regards !)
Moïſe à Pharaon parut moins formidable.
Reine, ſors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton ſexe & ton impieté.
Viens-tu du Dieu vivant braver la majeſté ?
La Reine alors ſur luy jettant un œil farouche
Pour blaſphémer ſans doute ouvroit déja la bouche.
J'ignore ſi de Dieu l'Ange ſe dévoilant
Eſt venu luy montrer un glaive étincelant.
Mais ſa langue en ſa bouche à l'inſtant s'eſt glacée,
Et toute ſon audace a paru terraſſée.
Ses yeux comme effrayez n'oſoient ſe détourner.
Sur tout Eliacin paroiſſoit l'étonner.

JOSABET.

JOSABET.

Quoy donc ? Eliacin a paru devant elle ?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs estoient frappez.
Mais les Prestres bien-tost nous ont enveloppez.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venois vous conter ce desordre funeste.

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher,
Et c'est luy qu'à l'Autel sa fureur vient chercher.
Peut-estre en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souvien-toy de David, Dieu, qui vois mes allarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cét objet des pleurs que vous versez ?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacez ?

SALOMITH.

Auroit-il de la Reine attiré la colere ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support, & sans pere ?

JOSABET.

Ah, la voicy. Sortons. Il la faut éviter.

SCENE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER. *Suite d'Athalie.*

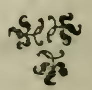
AGAR.

MAdame, dans ces lieux pourquoy vous arrester?
Icy tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce Temple aux Prestres qui l'habitent,
Fuyez tout ce tumulte, & dans vostre Palais
A vos sens agitez venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis, tu vois mon trouble, & ma foiblesse.
Va, fay dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse,
Heureuse, si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, & qui me fuit toûjours! *

* *Elle s'assied.*



SCENE IV.

ATHALIE, ABNER, &c.

ABNER.

MAdame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zéle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Luy-même il nous traça son Temple & son Autel,
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux Levites marqua leur place & leurs offices,
Et sur tout défendit à leur posterité
Avec tout autre Dieu toute societé.
Hé quoy ? Vous de nos Rois & la femme & la
mere
Estes-vous à ce point parmi nous étrangére ?
Ignorez-vous nos lois? Et faut-il qu'aujourd'huy...
Voicy vostre Mathan, je vous laisse avec luy.

ATHALIE.

Vostre présence, Abner, est icy necessaire.
Laissons-là de Joad l'audace temeraire,
Et tout ce vain amas de superstitions,
Qui ferment vostre Temple aux autres Nations.

Un ſujet plus preſſant excite mes allarmes.
Je ſçay que dés l'enfance élevé dans les armes
Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois
Ce qu'il doit à ſon Dieu, ce qu'il doit à ſes Rois.
Demeurez.

SCENE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, &c.

MATHAN.

Grande Reine, eſt-ce icy voſtre place ?
Quel trouble vous agite, & quel effroy vous glace ?
Parmy vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce Temple profane oſez-vous approcher ?
Avez-vous dépoüillé cette haine ſi vive...

ATHALIE.

Preſtez-moy l'un & l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point icy rappeller le paſſé,
Ny vous rendre raiſon du ſang que j'ay verſé.
Ce que j'ay fait, Abner, j'ay crû le devoir faire.
Je ne prens point pour juge un peuple temeraire.
Quoy que ſon inſolence ait oſé publier,
Le Ciel méme a pris ſoin de me juſtifier.

Sur d'éclatans ſuccés ma puiſſance établie
A fait juſqu'aux deux Mers reſpecter Athalie.
Par moy Jéruſalem gouſte un calme profond.
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ny l'altier Philiſtin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos Rois, deſoler ſes rivages;
Le Syrien me traitte & de Reine & de Sœur.
Enfin de ma Maiſon le perfide Oppreſſeur,
Qui devoit juſqu'à moy pouſſer ſa barbarie,
Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.
De toutes parts preſſé par un puiſſant Voiſin
Que j'ay ſceû ſoulever contre cet Aſſaſſin,
Il me laiſſe en ces lieux ſouveraine maiſtreſſe.
Je joüiſſois en paix du fruit de ma ſageſſe.
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes proſperitez interrompre le cours.
Un ſonge (Me devrois-je inquieter d'un ſonge?)
Entretient dãs mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me pourſuit.
C'eſtoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mere Jézabel devant moy s'eſt monſtrée,
Comme au jour de ſa mort pompeuſement parée.

Ses malheurs n'avoient point abbatu sa fierté.
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
Dont elle eût soin de peindre & d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moy.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toy.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son Ombre vers mon lit a paru se baisser.
Et moy, je luy tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ay plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os & de chair meurtris, & traisnez dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, & des membres affreux,
Que des chiens devorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu!

ATHALIE.

Dans ce desordre à mes yeux se présente
Un jeune Enfant couvert d'une robbe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les Prestres revestus.
Sa veuë a ranimé mes esprits abattus.
Mais lors que revenant de mon trouble funeste,

J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,
J'ay senti tout à coup un homicide acier,
Que le traistre en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-estre du hazard vous paroist un ouvrage.
Moy-même quelque temps honteuse de ma peur
Je l'ay pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon ame possedée
A deux fois en dormant reveû la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont veû retracer
Ce même Enfant toûjours tout prest à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'estois poursuivie
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pié de ses Autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!
Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ay conceû la pensée.
J'ay crû que des présens calmeroiēt son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus
doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.
Le grand Prestre vers moy s'avance avec fureur.

Pendant qu'il me parloit, ô ſurpriſe ! ô terreur !
J'ay veu ce même Enfant dont je ſuis menacée,
Tel qu'un ſonge effrayant l'a peint à ma penſée.
Je l'ay veû. Son même air, ſon même habit de lin,
Sa démarche, ſes yeux, & tous ſes traits enfin.
C'eſt luy-même. Il marchoit à coſté du grand
Preſtre.
Mais bien-toſt à ma veuë on l'a fait diſparaiſtre.
Voilà quel trouble icy m'oblige à m'arreſter,
Et ſurquoy j'ay voulu tous deux vous conſulter.
Que préſage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce ſonge, & ce rapport, tout me ſemble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet Enfant fatal, Abner, vous l'avez vû.
Quel eſt-il ? De quel ſang ? Et de quelle Tribu ?

ABNER.

Deux Enfans à l'Autel preſtoient leur miniſtere.
L'un eſt fils de Joad, Joſabet eſt ſa mere.
L'autre m'eſt inconnu.

MATHAN.

Pourquoy déliberer ?
De tous les deux, Madame, il ſe faut aſſurer.

Vous ſçavéz pour Joad mes égards, mes meſures,
Que je ne cherche point à vanger mes injures,
Que la ſeule équité regne en tous mes avis.
Mais luy-même aprés tout, fuſt-ce ſon propre fils,
Voudroit-il un moment laiſſer vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il eſtre capable?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.
Le Ciel eſt juſte & ſage & ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais ſur la foy d'un ſonge
Dans le ſang d'un enfant voulez-vous qu'on ſe plonge?
Vous ne ſçavez encor de quel pere il eſt né,
Quel il eſt.

MATHAN.

On le craint, tout eſt examiné.
A d'illuſtres parens s'il doit ſon origine,
La ſplendeur de ſon ſort doit haſter ſa ruïne.
Dans le vulgaire obſcur ſi le ſort l'a placé,
Qu'importe qu'au hazard un ſang vil ſoit verſé?

Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?
Leur seûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gesner d'un soin embarrassant.
Dés qu'on leur est suspect on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoy, Mathan ? D'un Prestre est-ce là le langage ?
Moy, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vangeances des Rois ministre rigoureux,
C'est moy qui preste icy ma voix au Mal-heureux.
Et vous, qui luy devez des entrailles de pere,
Vous, ministre de paix dans les temps de colere,
Couvrant d'un zele faux vostre ressentiment,
Le sang à vostre gré coule trop lentement ?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un foible Enfant, que vostre œil prévenu
Peut-estre sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, Je puis m'estre trompée.
Peut-estre un songe vain m'a trop préoccupée.

Hé bien ! Il faut revoir cét Enfant de plus prés.
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroistre en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moy de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jetter en d'étranges soupçons ?
Que Josabét, (vous dis-je,) ou Joad les ameine.
Je puis, quand je voudray, parler en Souveraine.
Vos Prestres, (je veux bien, Abner, vous l'avoüer,)
Des bontez d'Athalie ont lieu de se loüer.
Je sçay sur ma conduite & contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, & leur Temple est debout.
Mais je sens que bien-tost ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zéle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.



SCENE VI.

ATHALIE, MATHAN, &c.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la verité.
Quelque Monstre naissant dans ce Temple s'éleve,
Reine. N'attendez pas que le nüage creve.
Abner chez le grand Prestre a devancé le jour.
Pour le sang de ses Rois vous sçavez son amour.
Et qui sçait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'Enfant dont le Ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Oüy, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cét avis des Cieux.
Mais je veux de mon doute estre débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moy, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant allez, & sans jetter d'allarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LEVITES, LE CHOEUR, &c.

JOSABET *aux deux Lévites.*

O Vous, ſur ces enfans ſi chérs, ſi prétieux,
Miniſtres du Seigneur, ayez toûjours les yeux.

ABNER *à Joſabet.*

Princeſſe, aſſurez-vous, je les prens ſous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel! plus j'examine & plus je le regarde,
C'eſt luy. D'horreur encor tous mes ſens ſont ſaiſis.
Eſpouſe de Joad, eſt-ce là voſtre Fils?

JOSABET.

Qui? Luy, Madame?

ATHALIE.

Luy.

JOSABET.

Je ne ſuis point ſa mere.
Voilà mon Fils.

ATHALIE.

Et vous, quel eſt donc voſtre pére ?
Jeune Enfant, répondez.

JOSABET.

Le Ciel juſqu'aujourd'huy...

ATHALIE.

Pourquoy vous preſſez-vous de répondre pour luy?
C'eſt à luy de parler.

JOSABET.

Dans un âge ſi tendre
Quel éclairciſſement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cét âge eſt innocent. Son ingenuité
N'altére point encor la ſimple Verité.
Laiſſez-le s'expliquer ſur tout ce qui le touche.

JOSABET. *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta ſageſſe en ſa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ay nom Eliacin.

ATHALIE.

Voſtre pere ?

JOAS.

Je suis, (dit-on) un orphelin
Entre les bras de Dieu jetté dés ma naissance,
Et qui de mes parens n'eûs jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous estes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? Et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sçait-on pas au moins quel païs est le vostre ?

JOAS.

Ce Temple est mon païs, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmy des loups cruels prests à me devorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple ?

JOAS.

Une femme inconnuë,
Qui ne dit point ſon nom, & qu'on n'a point reveuë.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris ſoin ?

JOAS.

Dieu laiſſa-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne leur paſture,
Et ſa bonté s'étend ſur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, & d'un ſoin paternel
Il me nourrit des dons offerts ſur ſon Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarraſſe ?
La douceur de ſa voix, ſon enfance, ſa grace,
Font inſenſiblement à mon inimitié
Succeder . . . Je ſerois ſenſible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cét ennemi terrible.
De vos ſonges menteurs l'impoſture eſt viſible,
A moins que la pitié, qui ſemble vous troubler,

Ne

Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *à Joas & à Josabet.*

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit estre importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours vostre
employ ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa Loy.
Dans son Livre divin on m'apprend à la lire,
Et déja de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette Loy ?

JOAS.

Que Dieu veut estre aimé,
Qu'il vange tost ou tard son saint Nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'Orphelin timide,
Qu'il resiste au Superbe, & punit l'Homicide.

ATHALIE.

J'entens. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoy s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loüe, il benit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice eſt banni de ſon Temple.

ATHALIE.

Quels ſont donc vos plaiſirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'Autel
Je préſente au grand Preſtre ou l'encens, ou le ſel.
J'entens chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je voy l'ordre pompeux de ſes céremonies.

ATHALIE.

Hé quoy ? Vous n'avez point de paſſe-temps plus doux ?
Je plains le triſte ſort d'un Enfant tel que vous.
Venez dans mon Palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moy des bienfaits de Dieu je perdrois la memoire ?

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

ATHALIE.

J'ay mon Dieu que je sers. Vous servirez le vostre.
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, & le vostre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs prés de moy vous cherchero͂t en foule.

JOAS.

Le bonheur des Méchans comme un torre͂t s'écoule.

ATHALIE.

Ces Méchans, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! Excusez
Un Enfant...

ATHALIE *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez ſceu me plaire.
Vous n'eſtes point ſans doute un Enfant ordinaire.
Vous voyez, je ſuis Reine, & n'ay point d'heritier.
Laiſſez-là cet habit, quittez ce vil meſtier.
Je veux vous faire part de toutes mes richeſſes.
Eſſayez dés ce jour l'effet de mes promeſſes.
A ma table, partout, à mes coſtez aſſis,
Je prétens vous traitter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme voſtre fils?

ATHALIE.

Ouy. Vous vous taiſez?

JOAS.

Quel Pere

Je quitterois! Et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle Mére?

ATHALIE *à Joſabet.*

Sa memoire eſt fidelle, & dans tout ce qu'il dit
De vous & de Joad je reconnois l'eſprit.
Voilà comme infectant cette ſimple jeuneſſe

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déja leur haine & leur fureur.
Vous ne leur pronõcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'Univers les sçait. Vous même en faites gloire.

ATHALIE.

Ouy, ma juste fureur, (& j'en fais vanité)
A vangé mes Parens sur ma posterité.
J'aurois veu massacrer & mon Pére, & mon Frére,
Du haut de son Palais précipiter ma Mére,
Et dans un méme jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre vingt fils de Rois?
Et pourquoy? Pour vãger je ne sçai quels Prophétes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrétes.
Et moy, Reine sans cœur, Fille sans amitié,
Esclave d'une lasche & frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rẽdu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de vostre David traitté tous les neveux,
Comme on traittoit d'Achab les restes malheureux?
Où serois-je aujourd'huy, si domtant ma foiblesse

Je n'euſſe d'une Mére eſtouffé la tendreſſe,
Si de mon propre ſang ma main verſant des flots
N'euſt par ce coup hardi reprimé vos complots ?
Enfin de voſtre Dieu l'implacable vangeance
Entre nos deux Maiſons rompit toute alliance.
David m'eſt en horreur, & les fils de ce Roy
Quoique nez de mon ſang, ſont eſtrangers pour moy.

JOSABET.

Tout vous a réuſſi ? Que Dieu voye, & nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps voſtre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ſes prédictions ?
Qu'il vous donne ce Roy promis aux Nations,
Cet Enfant de David, voſtre eſpoir, voſtre attente..
Mais nous nous reverrons. Adieu, je ſors contente,
J'ay voulu voir, j'ay veû.

ABNER *à Joſabet.*

Je vous l'avois promis,
Je vous rens le depoſt que vous m'avez commis.

SCENE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LE'VITES, LE CHOEUR.

JOSABET *à Joad.*

AVez-vous entendu cette ſuperbe Reine,
Seigneur?

JOAD.

J'entendois tout, & plaignois voſtre peine.
Ces Lévites & moy preſts à vous ſecourir
Nous eſtions avec vous réſolus de périr.
Que Dieu veille ſur vous, ★ Enfant, dont le courage
Vient de rendre à ſon nom ce noble témoignage.
Je reconnois, Abner, ce ſervice important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette Femme impie & meurtriére
A ſoüillé les regards & troublé la priere,
Rentrons, & qu'un ſang pur par mes mains épanché
Lave juſques au marbre où ſes pas ont touché.

★ *à Joas, en l'embraſſant.*

SCENE IX.

LE CHOEUR.

Une des Filles du Chœur.

QUEL astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet Enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

Une autre.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un Enfant courageux publie
Que Dieu luy seul est eternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jézabel.

Une autre.

Qui nous révelera ta naissance secrete,
Cher Enfant? Es-tu fils de quelque saint Prophéte?

Une autre.

Ainsi l'on vit l'aimable Samüel
Croistre à l'ombre du Tabernacle.

Il

Il devint des Hebreux l'eſperance & l'oracle.
Puiſſes-tu, comme luy, conſoler Iſraël!

Une autre chante.

O bienheureux mille fois
L'Enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend ſa voix,
Et que ce Dieu daigne inſtruire luy-méme!
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il eſt orné dés ſa naiſſance;
Et du Méchant l'abord contagieux
N'altere point ſon innocence.

Tout le Chœur.

Heureuſe, heureuſe l'enfance
Que le Seigneur inſtruit & prend ſous ſa défenſe!

La même voix ſeule.

Tel en un ſecret vallon
Sur le bord d'une onde pure
Croiſt à l'abri de l'Aquilon
Un jeune lys, l'amour de la Nature.
Loin du monde élevé &c.

Tout le Chœur.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ſes lois!

Une voix seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de perils marche à pas incertains !
Qu'une Ame qui te cherche, & veut estre innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'Ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les Pecheurs couvrent la terre.

Une autre.

O Palais de David, & sa chere Cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité,
Comment as-tu du Ciel attiré la colere ?
Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie Estrangere
Assise, helas ! au thrône de tes Rois ?

Tout le Chœur.

Sion, chere Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie Estrangere
Assise, helas ! au thrône de tes Rois ?

Une voix seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore

Verrons-nous contre toy les Méchans s'élever ?
Juſques dans ton ſaint Temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'inſenſé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toy les méchans s'élever ?

Une autre.

Que vous ſert, (diſent-ils) cette vertu ſauvage ?
De tant de plaiſirs ſi doux
Pourquoy fuyez-vous l'uſage ?
Voſtre Dieu ne fait rien pour vous.

Une autre.

Rions, chantons, (dit cette Troupe impie)
De fleurs en fleurs, de plaiſirs en plaiſirs
Promenons nos deſirs.
Sur l'avenir, inſenſé qui ſe fie.
De nos ans paſſagers le nombre eſt incertain.
Haſtons-nous aujourd'huy de joüir de la vie,
Qui ſçait ſi nous ſerons demain !

Tout le Chœur.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils fremiſſent de crainte

Ces Malheureux, qui de ta Cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu reveles
Tes clartez immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

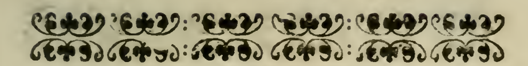
Une voix seule.

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !
Pendant que le pauvre à ta table
Goustera de ta paix la douceur ineffable ;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la Race coupable.

Tout le Chœur.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MATHAN, NABAL, LE CHOEUR.

MATHAN.

JEUNES Filles, allez. Qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut icy lui parler en secret.

Une des Filles du Chœur.

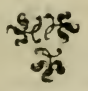
Mathan ! O Dieu du Ciel, puisses-tu le confondre.

NABAL.

Hé quoy ? Tout se disperse & fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.



SCENE II.

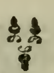
ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

TEMERAIRE, où voulez-vous paſſer?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'eſt des Miniſtres ſaints la demeure ſacrée.
Les loix à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon Pere en ce jour ſolemnel
De l'idolâtre impur fuit l'aſpect criminel.
Et devant le Seigneur maintenant proſternée
Ma Mere en ce devoir craint d'eſtre détournée.

MATHAN

Mon fils, nous attendrons, ceſſez de vous troubler.
C'eſt voſtre illuſtre Mere à qui je veux parler.
Je viens icy chargé d'un ordre de la Reine.



SCENE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déja leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naist dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un Enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce Temple enfin placer Baal & vous.
Vous m'en aviez déja confié vostre joye,
Et j'esperois ma part d'une si riche proye.
Qui fait changer ainsi ses vœux irresolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrepide,
Elevée au dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame,

Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme.
J'avois tantost rempli d'amertume & de fiel
Son cœur déja saisi des menaces du Ciel.
Elle même à mes soins confiant sa vangeance
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais soit que cet Enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebût infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,
Soit qu'elle eût même en lui veu je ne sçay quel
charme ;
J'ay trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déja remettant sa vangeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet Enfant je me suis fait instruire,
Ay-je dit. On commence à vanter ses ayeux.
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
Et d'oracles menteurs s'appuye & s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si pront.
Est-ce à moy de languir dans cette incertitude ?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquietude.
Vous-même à Josabet prononcez cet arrest.

Les feux vont s'allumer, & le fer eſt tout preſt.
Rien ne peut de leur Temple empeſcher le ravage,
Si je n'ay de leur foy cet Enfant pour oſtage.

NABAL.

Hé bien? Pour un Enfant qu'ils ne connoiſſent pas,
Que le hazard peut-eſtre a jetté dans leurs bras,
Voudrōt-ils que leur Temple enſeveli ſous l'herbe...

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connois le plus ſuperbe.
Pluſtoſt que dans mes mains par Joad ſoit livré
Un Enfant qu'à ſon Dieu Joad a conſacré,
Tu lui verras ſubir la mort la plus terrible.
D'ailleurs pour cet Enfant leur attache eſt viſible.
Si j'ay bien de la Reine entendu le recit,
Joad ſur ſa naiſſance en ſçait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il ſoit, je prévoy qu'il leur ſera funeſte.
Ils le refuſeront. Je prens ſur moy le reſte.
Et j'eſpere qu'enfin de ce Temple odieux
Et la flamme & le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inſpirer une haine ſi forte?
Eſt-ce que de Baal le zele vous tranſporte?
Pour moy, vous le ſçavez, deſcendu d'Iſmaël

Je ne ſers ni Baal, ni le Dieu d'Iſraël.

MATHAN.

Ami, peus-tu penſer que d'un zele frivole
Je me laiſſe aveugler pour une vaine Idole,
Pour un fragile bois, que malgré mon ſecours
Les vers ſur ſon autel conſument tous les jours ?
Né Miniſtre du Dieu qu'en ce Temple on adore,
Peut-eſtre que Mathan le ſerviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la ſoif de commander
Avec ſon joug eſtroit pouvoient s'accommoder.
Qu'eſt-il beſoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad & de moy la fameuſe querelle,
Quand j'oſay contre lui diſputer l'encenſoir,
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon deſeſpoir ?
Vaincu par lui, j'entray dans une autre carriere,
Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.
J'approchay par degrez de l'oreille des Rois,
Et bien-toſt en oracle on érigea ma voix.
J'eſtudiay leur cœur, je flattay leurs caprices,
Je leur ſemay de fleurs le bord des précipices.
Prés de leurs paſſions rien ne me fut ſacré.
De meſure & de poids je changeois à leur gré.

Autant que de Joad l'inflexible rudeſſe
De leur ſuperbe oreille offenſoit la molleſſe,
Autant je les charmois par ma dexterité,
Dérobant à leurs yeux la triſte Verité,
Preſtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue ſurtout du ſang des Miſerables.

Enfin au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit
Par les mains d'Athalie un Temple fut conſtruit.
Jeruſalem pleura de ſe voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe conſternée
En pouſſa vers le Ciel des hûrlemens affreux.
Moi ſeul donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Deſerteur de leur Loy, j'approuvay l'entrepriſe
Et par là de Baal meritay la Preſtriſe.
Par là je me rendis terrible à mon Rival,
Je ceignis la tiare, & marchay ſon égal.
Toutefois, je l'avouë, en ce comble de gloire
Du Dieu que j'ay quitté l'importune memoire
Jette encore en mon ame un reſte de terreur.
Et c'eſt ce qui redouble & nourrit ma fureur.
Heureux! ſi ſur ſon Temple achevant ma vangeance,
Je puis convaincre enfin ſa haine d'impuiſſance,

Et parmi le debris, le ravage, & les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords.
Mais voicy Josabet.

SCENE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

ENVOYE' par la Reine
Pour restablir le calme & dissiper la haine,
Princesse, en qui le Ciel mit un esprit si doux,
Ne vous estonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ay pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçûs en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots
Alloit de sa colere attirer tous les flots.
Je ne veux point icy vous vanter mes services.
De Joad contre moy je sçay les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solemnisez vos festes sans ombrage.
De vostre obeïssance elle ne veut qu'un gage.

C'eſt, pour l'en détourner j'ay fait ce que j'ay pû,
Cet Enfant ſans parens, qu'elle dit qu'elle a vû.

JOSABET.

Eliacin!

MATHAN.

J'en ay pour elle quelque honte.
D'un vain ſonge peut-eſtre elle fait trop de conte:
Mais vous vous déclarez ſes mortels ennemis,
Si cet Enfant ſur l'heure en mes mains n'eſt remis.
La Reine impatiente attend voſtre réponſe.

JOSABET.

Et voilà de ſa part la paix qu'on nous annonce!

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter?
D'un peu de complaiſance eſt-ce trop l'acheter?

JOSABET.

J'admirois ſi Mathan dépoüillant l'artifice
Avoit pu de ſon cœur ſurmonter l'injuſtice,
Et ſi de tant de maux le funeſte inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit eſtre l'auteur.

MATHAN.

De quoy vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras voſtre fils Zacharie?

Quel eſt cet autre Enfant ſi cher à voſtre amour ?
Ce grand attachement me ſurprend à mon tour.
Eſt-ce un treſor pour vous ſi pretieux, ſi rare ?
Eſt-ce un liberateur que le Ciel vous prépare ?
Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit ſourd, que déja l'on commence à ſemer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet Enfant vient d'illuſtre origine,
Qu'à quelque grãd projet voſtre Eſpoux le deſtine.

JOSABET.

Et Mathan par ce bruit qui flatte ſa fureur...

MATHAN.

Princeſſe, c'eſt à vous à me tirer d'erreur.
Je ſçay que du menſonge implacable ennemie
Joſabet livreroit même ſa propre vie,
S'il falloit que ſa vie à ſa ſincerité
Couſtaſt le moindre mot contre la verité.
Du ſort de cet Enfant on n'a donc nulle trace ?
Une profonde nuit enveloppe ſa race ?
Et vous-même ignorez de quels parens iſſu,
De quelles mains Joad en ſes bras l'a reçû ?

Parlez, je vous écoute, & suis prest de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous, d'oser ainsi nommer
Un Dieu que vostre bouche enseigne à blasphémer.
Sa verité par vous peut-elle estre attestée,
Vous, Malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge regne & répand son poison,
Vous, nourri dans la fourbe & dans la trahison ?

SCENE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

OU suis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prestre ?
Quoy, Fille de David, vous parlez à ce traistre ?
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abysme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombāt sur lui ces murs ne vous écrasent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

Gn reconnoiſt Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Reſpecter une Reine, & ne pas outrager
Celuy, que de ſon ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien, que nous fait-elle annoncer de ſiniſtre ?
Quel ſera l'ordre affreux qu'apporte un tel Miniſtre ?

MATHAN.

J'ay fait à Joſabet ſçavoir ſa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moy, Monſtre d'impieté.
De toutes tes horreurs, va, comble la meſure.
Dieu s'appreſte à te joindre à la race parjure,
Abiron, & Dathan, Doeg, Achitophel.
Les chiens, à qui ſon bras a livré Jézabel,
Attendant que ſur toy ſa fureur ſe déploye,
Déja ſont à ta porte & demandent leur proye.

MATHAN. *

* *Il ſe trouble.*

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais ſortons, Nabal.

NABAL.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?
De vos ſens eſtonnez quel deſordre s'empare ?
Voilà voſtre chemin.

SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'Orage ſe déclare.
Athalie en fureur demande Eliacin.
Déja de ſa naiſſance & de voſtre deſſein
On commence, Seigneur, à percer le myſtere.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé ſon pere.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit revelé ?
Voſtre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ?

JOSABET.

J'ay fait ce que j'ay pû pour m'en rendre maiſtreſſe.
Cependant, croyez-moy, Seigneur, le peril preſſe.
Reſervons cet Enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les Méchans déliberent entre-eux,

Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une ſeconde fois ſouffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui ſont encore ouverts.
Faut-il le tranſporter aux plus affreux deſerts?
Je ſuis preſte. Je ſçais une ſecrette iſſuë
Par où, ſans qu'on le voye, & ſans eſtre apperceuë,
De Cédron avec lui traverſant le torrent,
J'iray dans le deſert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous ſon ſalut dans la fuite,
David d'un Fils rebelle évita la pourſuite.
Je craindray moins pour lui les lions, & les ours...
Mais pourquoy de Jéhu refuſer le ſecours?
Je vous ouvre peut-eſtre un avis ſalutaire.
Faiſons de ce treſor Jéhu dépoſitaire.
On peut dans ſes Eſtats le conduire aujourd'hui,
Et le chemin eſt court qui mene juſqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable,
De David à ſes yeux le nom eſt favorable.
Helas! Eſt-il un Roy ſi dur & ſi cruel,
A moins qu'il n'euſt pour mere une autre Jézabel,
Qui d'un tel Suppliant ne plaigniſt l'infortune?
Sa cauſe à tous les Rois n'eſt-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conſeils m'oſez-vous ſuggerer ?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous eſperer ?

JOSABET.

Dieu défend-il tout ſoin & toute prévoyance ?
Ne l'offenſe-t-on point par trop de confiance ?
A ſes deſſeins ſacrez employant les Humains
N'a-t-il pas de Jéhu luy-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu qu'avoit choiſi ſa ſageſſe profonde,
Jéhu, ſur qui je voy que voſtre eſpoir ſe fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ſes bienfaits.
Jéhu laiſſe d'Achab l'affreuſe Fille en paix,
Suit des Rois d'Iſraël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conſervé les Temples.
Jéhu ſur les hauts Lieux enfin oſant offrir
Un temeraire encens que Dieu ne peut ſouffrir,
N'a pour ſervir ſa cauſe & vanger ſes injures,
Ni le cœur aſſez droit, ni les mains aſſez pures.
Non, non, c'eſt à Dieu ſeul qu'il nous faut
attacher.
Montrons Eliacin, & loin de le cacher,
Que du bandeau royal ſa teſte ſoit ornée.

Je veux même avancer l'heure déterminée,

Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS *suivi du Chœur & de plusieurs Lévites.*

JOAD.

HE' bien, Azarias, le Temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ay fait devant moy fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous, & vos saintes Cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrez j'ay deux fois fait le tour.

Tout a fuy. Tous se sont séparez sans retour,

Miserable troupeau, qu'a dispersé la crainte,

Et Dieu n'est plus servi que dans la Tribu sainte.

Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,

Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche en effet, & né pour l'esclavage,

Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons nostre ouvrage.

Mais qui retient encor ces Enfans parmi nous ?

Une des Filles du Chœur.

Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous ſéparer de vous ?

Dãs le Temple de Dieu ſommes-nous eſtrangeres ?

Vous avez prés de vous nos peres, & nos freres.

Une autre.

Hélas ! ſi pour vanger l'opprobre d'Iſraël

Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois * Jahel,

* *Jug. c. 4.*

Des ennemis de Dieu percer la teſte impie ;

Nous lui pouvons du moins immoler noſtre vie.

Quand vos bras combattront pour ſon Temple attaqué,

Par nos larmes du moins il peut eſtre invoqué.

J O A D.

Voilà donc quels vangeurs s'arment pour ta querelle,

Des Preſtres, des Enfans, ô Sageſſe éternelle !

Mais ſi tu les ſoûtiens, qui peut les ébranler ?

Du tombeau quand tu veux tu ſçais nous rappeller.

Tu frappes, & gueris. Tu perds, & reſſuſcites.

Ils ne s'aſſûrent point en leurs propres merites,

Mais en ton nom ſur eux invoqué tant de fois,
En tes ſermens jurez au plus ſaint de leurs Rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure ſacrée,
Et qui doit du Soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur fremit d'un ſaint effroy ?
Eſt-ce l'Eſprit divin qui s'empare de moy ?
C'eſt lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les ſiecles obſcurs devant-moy ſe découvrent.
Lévites, de vos ſons preſtez-moy les accords,
Et de ſes mouvemens ſecondez les tranſports.

LE CHOEUR *chante au ſon de toute la ſymphonie des inſtrumens.*

Que du Seigneur la voix ſe faſſe entendre,
Et qu'à nos cœurs ſon Oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Eſt au printemps la fraicheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, preſte l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur ſommeille.
Pecheurs, diſparoiſſez, le Seigneur ſe réveille.

Ici recommence la ſymphonie, & Joad auſſi-toſt reprend la parole.

Comment en un plomb vil * l'or pur s'eſt-il chãgé? ** Joas.*
Quel eſt dans le Lieu ſaint * ce Pontife égorgé? ** Zacharie.*
Pleure, Jeruſalem, pleure, Cité perfide,
Des Prophetes divins malheureuſe homicide.
De ſon amour pour toy ton Dieu s'eſt dépoüillé.
Ton encens à ſes yeux eſt un encens ſoüillé.
* Où menez-vous ces enfans, & ces femmes? ** Captivité de Babylone.*
Le Seigneur a détruit la Reine des Citez.
Ses Preſtres ſont captifs, ſes Rois ſont rejettez.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ſes ſolemnitez.
Temple, renverſe-toy. Cedres, jettez des flammes.
Jeruſalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux ſources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O ſaint Temple!

JOSABET.

O David!

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rappelle,

Rappelle en ſa faveur tes antiques bontez.

La ſymphonie recommence encore, & Joad un moment aprés l'interrompt.

JOAD.

Quelle * Jéruſalem nouvelle
Sort du fond du deſert brillante de clartez,
Et porte ſur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jéruſalem renaiſt plus charmante, & plus belle.
D'où lui viennent de tous coſtez
Ces * enfans qu'en ſon ſein elle n'a point portez ?
Leve, Jéruſalem, leve ta teſte altiere.
Regarde tous ces Rois de ta gloire eſtonnez.
Les Rois des Nations devant toy proſternez
De tes pieds baiſent la pouſſiere.
Les peuples à l'envy marchent à ta lumiere.
Heureux ! qui pour Sion d'une ſainte ferveur
Sentira ſon ame embraſée.
Cieux, répandez voſtre roſée,
Et que la Terre enfante ſon Sauveur.

* *l'Egliſe.*

* *les Gentils.*

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette inſigne faveur,
Si les Rois de qui doit deſcendre ce Sauveur...

JOAD.

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadême,
Que sur son front sacré David porta lui-même.
Et * vous, pour vous armer, suivez-moy dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances & d'épées
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protegé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moy-même en faire le partage.

* aux Lévites.

SCENE VIII.

SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

QUE de craintes, mes Sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums, & les sacrifices
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels?

Une Fille du Chœur.

Quel ſpectacle à nos yeux timides !
Qui l'euſt cru qu'on duſt voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la Maiſon de paix ?

Une autre.

D'où vient que pour ſon Dieu pleine d'indifferēce
Jéruſalem ſe taiſt en ce preſſant danger ?
D'où vient, mes ſœurs, que pour nous proteger,
Le brave Abner au moins ne romp pas le ſilence ?

SALOMITH.

Helas ! dans une Cour, où l'on n'a d'autres lois
Que la force & la violence,
Où les honneurs & les emplois
Sont le prix d'une aveugle & baſſe obeïſſance,
Ma Sœur, pour la triſte Innocence
Qui voudroit élever ſa voix ?

Une autre.

Dans ce peril, dans ce deſordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le ſacré diadême ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à ſon Prophete il vient de reveler

Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

Tout le Chœur chante.

O promesse ! ô menace ! ô tenebreux mystere !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colere,
Accorder tant d'amour ?

Une voix seule.

Sion ne sera plus. Une flâme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

Une autre voix.

Dieu protege Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

La premiere.

Je voy tout son éclat disparoistre à mes yeux.

La seconde.

Je voy de toutes parts sa clarté répanduë.

La premiere.

Dans un gouffre profond Sion est descenduë.

La seconde.

Sion a son front dans les Cieux.

La premiere.

Quel triste abaissement !

La seconde.

Quelle immortelle gloire !

La premiere.

Que de cris de douleur !

La seconde.

Que de chants de victoire !

Une troisiéme.

Cessons de nous troubler. Nostre Dieu quelque jour

Dévoilera ce grand mystere.

Toutes trois.

Réverons sa colere.

Esperons en son amour.

Une autre.

D'un cœur qui t'aime,

Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?

Il cherche en tout ta volonté suprême,

Et ne se cherche jamais.

Sur la terre, dans le Ciel même,

Est-il d'autre bonheur que la tranquile paix

D'un cœur qui t'aime ?

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LEVITE, LE CHOEUR.

SALOMITH.

D'Un pas majeſtueux à coſté de ma Mere
Le jeune Eliacin s'avance avec mon Frere.
Dans ces voiles, mes Sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel eſt ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET *à Zacharie.*

Mon fils, avec reſpect poſez ſur cette table
De noſtre ſainte Loy le Livre redoutable.
Et vous auſſi, poſez, aimable Eliacin,
Cet auguſte Bandeau prés du Livre divin.
Levite, il faut placer, Joad ainſi l'ordonne,

Le glaive de David auprés de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoy ce Livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a receû dãs son Temple,
D'un semblable appareil je n'ay point veû d'exẽple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientost s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?
Ah Princesse ! Gardez d'en profaner la gloire.
Du Roy qui l'a porté respectez la memoire.
Un malheureux Enfant aux Ours abandonné...

JOSABET *lui essayant le Diadème.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entens les sanglots sortir de vostre bouche !
Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui presenté
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort appaiser la colére ?
Hélas, un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOSABET.

Voicy qui vous dira les volontez des cieux.
Ne craignez rien. Et nous, ſortons tous de ces lieux.

SCENE II.

JOAD, JOAS.

JOAS *courant dans les bras du grand Preſtre.*

Mon pére!

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'eſt-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il eſt juſte, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous ſoyez inſtruit, même avant tous,
Des grands deſſeins de Dieu ſur ſon peuple, & ſur vous.
Armez vous d'un courage & d'une foy nouvelle.
Il eſt temps de monſtrer cette ardeur & ce zéle,
Qu'au fond de voſtre cœur mes ſoins ont cultivez,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.

Sentez-vous cette noble & genereuse envie ?

JOAS.

Je me sens prest, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lû souvent l'histoire de nos Rois.
Vous souvien-t-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un Roy digne du diadême ?

JOAS.

Deuteron. c. 17.

Un Roy sage, ainsi Dieu l'a ★ prononcé lui-même,
Sur la richesse & l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses preceptes, ses loix, ses jugemens séveres,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

JOAD.

Mais sur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidelle,
Me paroist des grands Rois le plus parfait modelle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excés vous n'imiteriez pas

L'infidelle Joram, l'impie Okosias.

JOAS.

O mon pere !

JOAD.

Achevez, dites, que vous en semble ?

JOAS.

Puisse perir comme eux quiconque leur ressemble.
Mon pere, en quel estat vous vois-je devant moy?

JOAD *se prosternant à ses pieds.*

Je vous rends le respect, que je dois à mon Roy.
De vostre ayeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ? Moy ?

JOAD.

Vous sçaurez par quelle grace insigne,
D'une Mere en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déja son poignard estoit dans vostre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'estes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des Enfans de son Fils;
A vous faire perir sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.

Mais sous vos étendars j'ay déja sceû ranger
Un peuple obeïssant & promt à vous vanger.
Entrez, genereux Chefs des Familles sacrées,
Du ministere saint tour à tour honorées.

SCENE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL,
& les trois autres Chefs des Lévites.

JOAD *continuë.*

ROY, voila vos Vangeurs contre vos ennemis.
Prestres, voila le Roy que je vous ay promis.

AZARIAS.

Quoy c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoy cet Enfant aimable...

JOAD.

Est des Rois de Juda l'heritier veritable,
Dernier né des Enfans du triste Okosias,
Nourri, vous le sçavez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre & si-tost moissonnée
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses Freres morts le crût enveloppé.

Du perfide coûteau comme eux il fut frappé.
Mais Dieu du coup mortel ſçut détourner l'atteinte,
Conſerva dans ſon cœur la chaleur preſque éteinte,
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant
Joſabet dans ſon ſein l'emportaſt tout ſanglant,
Et n'ayant de ſon vol que moy ſeul pour complice,
Dans le Temple cachaſt l'Enfant & la Nourrice.

JOAS.

Helas ! de tant d'amour & de tant de bienfaits,
Mon pere, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoiſſance.
Voila donc voſtre Roy, voſtre unique eſperance.
J'ay pris ſoin juſqu'ici de vous le conſerver.
Miniſtres du Seigneur, c'eſt à vous d'achever.
Bien-toſt de Jézabel la Fille meurtriere
Inſtruite que Joas voit encor la lumiere,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déja ſans le connoiſtre elle veut l'égorger.
Preſtres ſaints, c'eſt à vous de prévenir ſa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux eſclavage,
Vanger vos Princes morts, relever voſtre Loy,

Et faire aux deux Tribus reconnoiſtre leur Roy.
L'entrepriſe ſans doute eſt grande & perilleuſe.
J'attaque ſur ſon trône une Reine orgueilleuſe,
Qui voit ſous ſes drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis Eſtrangers, d'infidelles Hébreux.
Mais ma force eſt au Dieu, dont l'intereſt me guide.
Songez qu'en cet Enfant tout Iſraël réſide.
Déja ce Dieu vangeur commence à la troubler.
Déja trompant ſes ſoins j'ay ſçeû vous raſſembler.
Elle nous croit icy ſans armes, ſans défenſe.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau Prince intrepides ſoldats,
Marchons, en invoquant l'Arbitre des combats,
Et réveillant la foy dans les cœurs endormie,
Juſques dans ſon Palais cherchõs noſtre Ennemie.
Et quels cœurs ſi plongez dãs un lâche ſommeil,
Nous voyant avancer dans ce ſaint appareil,
Ne s'empreſſeront pas à ſuivre noſtre exemple ?
Un Roy, que Dieu lui-même a nourri dans ſon Temple,
Le ſucceſſeur d'Aaron de ſes Preſtres ſuivi,

Conduiſant au combat les Enfans de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David conſacrées ?
Dieu ſur ſes ennemis répandra ſa terreur.
Dans l'infidelle ſang baignez-vous ſans horreur.
Frappez & Tyriens, & même Iſraëlites.
Ne deſcendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui lors qu'au Dieu du Nil le volage Iſraël
Rendit dans le deſert un culte criminel,
De leurs plus chers parens ſaintement homicides,
Conſacrerent leurs mains dans le ſang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'eſtre ſeuls employez aux Autels du Seigneur ?
Mais je voy que déja vous brûlez de me ſuivre.
Jurez donc avant tout ſur cet auguſte Livre
A ce Roy que le Ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, & de mourir pour lui.

AZARIAS.

Ouy, nous jurons içy pour nous, pour tous nos Freres,
De rétablir Joas au trône de ſes Peres,
De ne poſer le fer entre nos mains remis,
Qu'aprés l'avoir vangé de tous ſes ennemis.

Si quelque tranſgreſſeur enfreint cette promeſſe,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vangereſſe :
Qu'avec luy, ſes enfans de ton partage exclus
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

JOAD.

Et vous, à cette Loy, voſtre regle éternelle,
Roy, ne jurez-vous pas d'eſtre toûjours fidelle?

JOAS.

Pourrois-je à cette Loy ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'oſe encor vous nommer,
Souffrez cette tendreſſe, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachēt pour vous de trop juſtes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur
Hélas ! vous ignorez le charme empoiſonneur.
De l'abſolu pouvoir vous ignorez l'yvreſſe,
Et des lâches flatteurs la voix enchantereſſe.
Bientoſt ils vous diront, que les plus ſaintes Lois,
Maiſtreſſes du vil peuple, obeïſſent aux Rois,
Qu'un Roy n'a d'autre frein que ſa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à ſa grandeur ſuprême ;
Qu'aux larmes, au travail le Peuple eſt condamné

Et d'un ſceptre de fer veut eſtre gouverné ;
Que s'il n'eſt opprimé, toſt ou tard il opprime.
Ainſi de piege en piege, & d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la Verité,
Vous peindront la vertu ſous une affreuſe image.
Hélas ! ils ont des Rois égaré le plus ſage.

Promettez ſur ce Livre & devant ces Témoins,
Que Dieu ſera tousjours le premier de vos ſoins,
Que ſévere aux Méchans, & des Bons le refuge,
Entre le Pauvre & Vous, vous prendrez Dieu pour juge ;
Vous ſouvenant, mon fils, que caché ſous ce lin
Comme eux vous fûtes pauvre, & comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'obſerver ce que la Loy m'ordonne.
Mon Dieu, puniſſez-moy, ſi je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile ſainte il faut vous conſacrer.
Paroiſſez, Joſabet, vous pouvez vous montrer.

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, AZARIAS, &c. SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET *embraſſant Joas.*

O Roy, fils de David.

JOAS.

O mon unique Mere.
Venez, cher Zacharie, embraſſer voſtre frere.

JOSABET *à Zacharie.*

Aux pieds de voſtre Roy proſternez-vous, mon fils.

JOAD *pendant qu'ils s'embraſſent.*

Enfans, ainſi tousjours puiſſiez-vous eſtre unis !

JOSABET *à Joas.*

Vous ſçavez donc quel ſang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je ſçay quelle main ſans vous me l'euſt ravie.

JOSABET.

De voſtre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne ceſſera jamais de vous aimer.

LE

LE CHOEUR.

Quoy, c'eſt là . . .

JOSABET.

C'eſt Joas.

JOAD.

Ecoutons ce Lévite.

SCENE V.

JOAS, JOSABET, JOAD, &c. UN LEVITE.

UN LEVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite.
Mais l'airain menaçant fremit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendars.
Et ſans doute Athalie aſſemble ſon armée.
Déja même au ſecours toute voye eſt fermée.
Déja le ſacré mont, où le Temple eſt baſti,
D'inſolens Tyriens eſt par tout inveſti.
L'un d'eux en blaſphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner eſt dans les fers, & ne peut nous défendre.

JOSABET *à Joas.*

Cher Enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu,
Helas! pour vous ſauver j'ay fait ce que j'ay pu.
Dieu ne ſe ſouvient plus de David voſtre pere.

JOAD *à Joſabet.*

Quoy? vous ne craignez pas d'attirer ſa colere
Sur vous, & ſur ce Roy ſi cher à voſtre amour?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant ſans retour
Voudroit que de David la Maiſon fuſt éteinte;
N'eſtes-vous pas icy ſur la Montagne ſainte,
Où * le Pere des Juifs ſur ſon fils innocent
Leva ſans murmurer un bras obeïſſant,
Et mit ſur un bucher ce fruit de ſa vieilleſſe,
Laiſſant à Dieu le ſoin d'accomplir ſa promeſſe,
Et lui ſacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'eſpoir de ſa Race en lui ſeul renfermé?

* *Abraham.*

Amis, partageons-nous. Qu'Iſmaël en ſa garde,
Prenne tout le coſté que l'Orient regarde.
Vous, le coſté de l'Ourſe, & vous de l'Occident.
Vous le Midy. Qu'aucun par un zele imprudent,
Découvrant mes deſſeins, ſoit Preſtre, ſoit Lévite,
Ne ſorte avant le temps, & ne ſe précipite.
Et que chacun enfin d'un même eſprit pouſſé

Garde en mourant le poste où je l'auray placé.
L'Ennemi nous regarde en son aveugle rage
Comme de vils troupeaux réservez au carnage,
Et croit ne rencontrer que desordre & qu'effroy.
Qu'Azarias par tout accompagne le Roy.
Venez, * cher rejetton d'une vaillante Race, ** à Joas.*
Remplir vos Défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,
Et perissez du moins en Roy, s'il faut perir.
Suivez-le, Josabet. Vous, * donnez-moy ces armes. ** à un Lévite.*
Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCENE VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

PARTEZ, Enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos Ayeux n'arma le zele.
Partez, Enfans d'Aaron, partez.
C'est vostre Roy, c'est Dieu, pour qui vous combattez.

Une voix ſeule.

Où ſont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juſte courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vangeances ?

Une autre.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez ?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entens-tu que la voix de nos iniquitez ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

Tout le Chœur.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez ?

Une voix ſeule.

C'eſt à toy que dans cette guerre
Les fléches des Méchans prétendent s'adreſſer.
Faiſons, diſent-ils, ceſſer
Les Feſtes de Dieu ſur la terre.
De ſon joug importun délivrons les Mortels.
Maſſacrons tous ſes Saints. Renverſons ſes Autels.
Que de ſon Nom, que de ſa gloire
Il ne reſte plus de memoire.
Que ni lui, ni ſon Chriſt ne regnent plus ſur nous.

Tout le Chœur.

Où ſont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juſte courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vangeances?

Une voix ſeule.

Triſte reſte de nos Rois,
Chere & derniere fleur d'une tige ſi belle,
Helas! ſous le couteau d'une Mere cruelle
Te verrons-nous tomber une ſeconde fois?
Prince aimable, dy nous, ſi quelque Ange au berceau
Contre tes Aſſaſſins prit ſoin de te défendre;
Ou ſi dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

Une autre.

D'un Pere & d'un Ayeul contre toy revoltez,
Grand Dieu, les attentats lui ſont-ils imputez?
Eſt-ce que ſans retour ta pitié l'abandonne?

Le Chœur.

Où ſont, Dieu de Jacob, tes antiques bontez?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne.

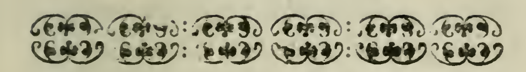
Une des Filles du Chœur ſans chanter.

Cheres Sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui ſonne?

SALOMITH.

J'entens même les cris des barbares ſoldats,
Et d'horreur j'en friſſonne.
Courons, fuyons, retirons-nous
A l'ombre ſalutaire
Du redoutable Sanctuaire.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.



HER Zacharie, hé bien ? Que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur vostre ardente priere.
Peut-estre nous touchons à nostre heure derniere.
Pour l'horrible combat, ma Sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'estre couronné.
Le grand Prestre a sur lui répandu l'huile sainte.
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joye estoit peinte
A l'aspect de ce Roy racheté du tombeau !
Ma Sœur, on voit encor la marque du coûteau.

On voit paroiſtre auſſi ſa fidelle Nourrice ;
Qui cachée en un coin de ce vaſte édifice
Gardoit ce cher depoſt, & n'avoit de ſes ſoins
Que les yeux de ma Mere, & que Dieu pour témoins.
Nos Lévites pleuroient de joie & de tendreſſe,
Et meſloient leurs ſanglots à leurs cris d'allegreſſe.
Lui, parmi ces tranſports, affable, & ſans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,
Juroit de ſe regler par leurs avis ſinceres,
Et les appelloit tous ſes peres ou ſes freres.

SALOMITH.

Ce ſecret au dehors eſt-il auſſi ſemé ?

ZACHARIE.

Ce ſecret dans le Temple eſt encor renfermé.
Des Enfans de Lévi la troupe partagée
Dans un profond ſilence aux portes s'eſt rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour ſignal, Vive le Roy Joas.
Mais mon Pere défend que le Roy ſe hazarde ;
Et veut qu'Azarias demeure pour ſa garde.
Cependant Athalie un poignard à la main
Rit des foibles rempars de nos portes d'airain.

Pour

Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang & que ruines.
Quelques Prestres, ma Sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu soûterrain par nos peres creusé
On renfermast du moins nostre Arche prétieuse.
O crainte, a dit mon Pere, indigne, injurieuse!
L'Arche, qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des Dieux des Nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une Femme insolente?
Ma Mere auprés du Roy, dans un trouble mortel,
L'œil tantost sur ce Prince, & tantost vers l'Autel,
Müette, & succombant sous le poids des allarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes,
Le Roy de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte... Cheres Sœurs, suivez toutes mes pas.
Et s'il faut aujourd'hui que nostre Roy perisse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublez?
Qui fait courir ainsi ces Lévites troublez?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le Temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos allarmes;
Dieu nous envoye Abner.

SCENE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LEVITES, &c.

JOAD.

En croiray-je mes yeux,
Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous
assiege ?
On disoit que d'Achab la Fille sacrilege
Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos genereuses mains.

ABNER.

Ouy, Seigneur, elle a craint mon zele & mon
courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que le Temple en cendre consumé,

De tant de flots de ſang non encore aſſouvie
Elle vinſt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours, qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de ſurvivre à mes Rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu voſtre grace?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel ſçait ſeul ce qui ſe paſſe.
Elle m'a fait venir, & d'un air égaré,
Tu vois de mes ſoldats tout ce Temple entouré,
Dit-elle. Un feu vangeur va le reduire en cendre.
Et ton Dieu contre moy ne le ſçauroit défendre.
Ses Preſtres toutefois, mais il faut ſe hâter,
A deux conditions peuvent ſe racheter:
Qu'avec Eliacin on mette en ma puiſſance
Un treſor, dont je ſçay qu'ils ont la connoiſſance,
Par voſtre Roy David autrefois amaſſé,
Sous le ſceau du ſecret au grand Preſtre laiſſé.
Va, dy leur, qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conſeil, cher Abner, croyez-vous qu'on
doit ſuivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vray qu'en effet
Vous gardiez de David quelque tresor secret,
Et tout ce que des mains de cette Reine avare
Vous avez pu sauver & de riche & de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs Assassins
Viennent briser l'Autel, brûler les Cherubins,
Et portant sur nostre Arche une main temeraire,
De vostre propre sang soüiller le Sanctuaire ?

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs genereux
De livrer au supplice un Enfant malheureux,
Un Enfant, que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

ABNER.

Helas ! Dieu voit mon cœur. Plust à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliast un Enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crust calmer par ma mort le Ciel qui la tourmẽte !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?
Quand vous perirez tous, en perira-t-il moins ?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?

Pour obeïr aux loix d'un Tyran inflexible,
Moïſe par ſa Mere au Nil abandonné,
Se vit, preſque en naiſſant, à perir condamné.
Mais Dieu le conſervant contre toute eſperance,
Fit par le Tyran même élever ſon enfance.
Qui ſçait ce qu'il reſerve à voſtre Eliacin,
Et ſi lui préparant un ſemblable deſtin,
Il n'a point de pitié déja rendu capable
De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?
Du moins, & Joſabet, comme moy, l'a pu voir,
Tantoſt à ſon aſpect je l'ay veû s'émouvoir.
J'ay veû de ſon courroux tomber la violence.
Princeſſe, en ce peril vous gardez le ſilence ?
Hé quoy ? Pour un Enfant, qui vous eſt eſtranger,
Souffrez-vous que ſans fruit Joad laiſſe égorger
Vous, ſon Fils, tout ce peuple, & que le feu devore
Le ſeul Lieu ſur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?
Que feriez-vous de plus, ſi des Rois vos ayeux
Ce jeune Enfant eſtoit un reſte prétieux ?

JOSABET *tout bas à Joad.*

Pour le ſang de ſes Rois vous voyez ſa tendreſſe.
Que ne luy parlez-vous ?

JOAD.

Il n'eſt pas temps, Princeſſe.

ABNER.

Le temps eſt cher, Seigneur, plus que vous ne penſez.
Tandis qu'à me répondre icy vous balancez,
Mathan prés d'Athalie étincelant de rage
Demande le ſignal, & preſſe le carnage.
Faut-il que je me jette à vos ſacrez genoux?
Au nom du Lieu ſi ſaint, qui n'eſt ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majeſté repoſe,
Quelque dure que ſoit la loy qu'on vous impoſe,
De ce coup impréveû ſongeons à nous parer.
Donnez-moy ſeulement le temps de reſpirer.
Demain, dés cette nuit, je prendray des meſures
Pour aſſûrer le Temple, & vanger ſes injures.
Mais je voy que mes pleurs & que mes vains diſcours
Pour vous perſuader ſont un foible ſecours.
Voſtre auſtere vertu n'en peut eſtre frappée.
Hé bien! Trouvez-moy donc quelque arme, quelque épée.

Et qu'aux portes du Temple, où l'Ennemi m'attēd,
Abner puiſſe du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embraſſe.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il eſt vray de David un treſor eſt reſté.
La garde en fut commiſe à ma fidelité.
C'eſtoit des triſtes Juifs l'eſperance derniere,
Que mes ſoins vigilans cachoient à la lumiere.
Mais puis qu'à voſtre Reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ſes plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée
Mais de nos ſaints Autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'Eſtrangers l'indiſcrette fureur.
Du pillage du Temple épargnez-moy l'horreur.
Des Preſtres, des Enfans lui feroient-ils quelque ombre?
De ſa Suite avec vous qu'elle regle le nombre.
Et quant à cet Enfant ſi craint, ſi redouté;
De voſtre cœur, Abner, je connoy l'équité.
Je vous veux devant elle expliquer ſa naiſſance.

Vous verrez, s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous feray juge entre Athalie & lui.

ABNER.

Ah ! je le prens déja, Seigneur, sous mon appuy.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoye.

SCENE III.

JOAD, JOSABET, ISMAEL, ZACHARIE, &c.

JOAD.

GRAND Dieu, voicy ton heure, on t'ameine ta proye.
Ismaël, écoutez. *

** Il lui parle à l'oreille.*

JOSABET.

Puissant Maistre des Cieux,
Remets lui le bandeau, dont tu couvris ses yeux,
Lors que lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps.
Suivez de point en point ces ordres importans.
Sur tout, qu'à son entrée, & que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, Enfans, préparez un thrône pour Joas.

Qu'il s'avance ſuivi de nos ſacrez ſoldats.
Faites venir auſſi ſa fidelle Nourrice,
Princeſſe, & de vos pleurs que la ſource tariſſe.
Vous * dés que cette Reine yvre d'un fol orgueil
De la porte du Temple aura paſſé le ſeüil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere,
Prenez ſoin qu'à l'inſtant la trompette guerriere
Dans le camp ennemi jette un ſubit effroy.
Appellez tout le Peuple au ſecours de ſon Roy.
Et faites retentir juſques à ſon oreille
De Joas conſervé l'étonnante merveille.
Il vient.

* *à un Lévite.*

SCENE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, TROUPES DE PRESTRES ET DE LEVITES, &c.

JOAD *continuë.*

LEVITES ſaints, Preſtres de noſtre Dieu.
Par tout, ſans vous montrer, environnez ce lieu.
Et laiſſant à mes ſoins gouverner voſtre zele,
Pour paroiſtre attẽdez que ma voix vous appelle. *
Roy, je croy qu'à vos vœux cet eſpoir eſt permis,

* *Ils ſe cachent tous.*

Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur pourſuivit voſtre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'Ange exterminateur eſt debout avec nous.
Montez ſur voſtre thrône, & ... Mais la porte s'ouvre.
Permettez un moment que ce voile vous couvre.*
Vous changez de couleur, Princeſſe ?

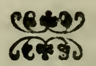
** Il tire un rideau.*

J O S A B E T.

Ah ! ſans pâlir
Puis-je voir d'aſſaſſins le Temple ſe remplir ?
Quoy ? Ne voyez-vous pas quelle nombreuſe eſcorte...

J O A D.

Je voy, que du ſaint Temple on referme la porte.
Tout eſt en ſeûreté.



SCENE V.

ATHALIE, JOAS, *caché derriere le rideau.*

JOAD, JOSABET, ABNER,

SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE *à Joad.*

TE voilà, Séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble ſeul a mis tes eſperances,
Eternel ennemi des ſuprêmes puiſſances.
En l'appui de ton Dieu tu t'eſtois repoſé.
De ton eſpoir frivole es-tu deſabuſé ?
Il laiſſe en mon pouvoir & ſon Temple & ta vie.
Je devrois ſur l'Autel, où ta main ſacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis ſonge à l'executer.
Cet Enfant, ce treſor, qu'il faut qu'on me remette,
Où ſont-ils ?

JOAD.

Le rideau se tire.

Sur le champ tu ſeras ſatisfaite.
Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.
Paroiſſez, cher Enfant, digne ſang de nos Rois.
Connois-tu l'heritier du plus ſaint des Monarques,
Reine ? De ton poignard connois du moins ces marques.
Voilà ton Roy, ton Fils, le Fils d'Okoſias.
Peuples, & vous Abner, reconnoiſſez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE *à Joad.*

Perſide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu ſçais bien qu'alors il ſuçoit la mammelle ?
Il fut par Joſabet à ta rage enlevé.
Ce temple le receut, & Dieu l'a conſervé.
Des treſors de David voilà ce qui me reſte.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet Enfant, Traiſtre, ſera funeſte.
D'un Fantoſme odieux, ſoldats, délivrez-moy.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez voſtre Roy.

Ici le fond du Théatre s'ouvre. On voit le dedans du Temple, & les Lévites armez ſortent de tous coſtez ſur la Scene.

ATHALIE.

Où ſuis-je ? O trahiſon ! O Reine infortunée !
D'armes & d'ennemis je ſuis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peus échapper,
Et Dieu de toutes parts a ſceu t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois, en nos mains t'a livrée.
Rends lui compte du ſang dont tu t'es enyvrée.

ATHALIE.

Quoy ? La peur a glacé mes indignes ſoldats ?
Lâche Abner, dans quel piege as-tu conduit mes pas !

ABNER.

Reine, Dieu m'eſt témoin...

ATHALIE.

Laiſſe-là ton Dieu, Traiſtre,
Et vange-moy.

ABNER *ſe jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! Sur mon Maiſtre !

ATHALIE.

Lui Joas ? Lui ton Roy ? Songez, Méchans, ſongez
Que mes armes encor vous tiennent aſſiegez.
J'entens à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon ſecours. Tremblez, troupe rebelle.

SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, &c.

ISMAEL *à Joad.*

SEIGNEUR, le Temple eſt libre, & n'a plus d'ennemis.
L'Eſtranger eſt en fuite, & le Juif eſt ſoûmis.
Comme le vent dans l'air diſſipe la fumée,
La voix du Tout-puiſſant a chaſſé cette Armée.
Nos Lévites, du haut de nos ſacrez parvis,
D'Okoſias au peuple ont annoncé le Fils,
Ont conté ſon enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piege tombée.
Partout en même temps la trompette a ſonné.
Et ſes ſons, & leurs cris dans ſon camp eſtonné
Ont répandu le trouble & la terreur ſubite,

Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
Les Tyriens jettant armes & boucliers,
Ont par divers chemins diſparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont auſſi pris la fuite.
Mais de Dieu ſur Joas admirant la conduite
Le reſte à haute voix s'eſt pour lui déclaré.
Enfin d'un même eſprit tout le Peuple inſpiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embraſſant avec joye,
Beniſſent le Seigneur, & celui qu'il envoye.
Tous chantent de David le Fils reſſuſcité.
Baal eſt en horreur dans la ſainte Cité.
De ſon temple profane on a briſé les portes,
Mathan eſt égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Ouy, c'eſt Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.
Je voy d'Okoſias & le port, & le geſte.
Tout me retrace enfin un ſang, que je déteſte.
David, David triomphe. Achab ſeul eſt détruit.
Impitoyable Dieu, toy ſeul as tout conduit.
C'eſt toy, qui me flattant d'une vangeance aiſée,
M'a vingt fois en un jour à moy-même opposée,

Tantoſt pour un enfant excitant mes remors,
Tantoſt m'ébloüiſſant de tes riches treſors
Que j'ay craint de livrer aux flames, au pillage.
Qu'il regne donc ce Fils, ton ſoin, & ton ouvrage.
Et que pour ſignaler ſon empire nouveau
On lui faſſe en mon ſein enfoncer le couteau.
Voicy ce qu'en mourant lui ſouhaitte ſa Mere.
Que dis-je ſouhaitter? Je me flatte, j'eſpere,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta Loy,
Fidelle au ſang d'Achab, qu'il a receû de moy,
Conforme à ſon Ayeul, à ſon Pere ſemblable,
On verra de David l'heritier déteſtable
Abolir tes honneurs, profaner ton Autel,
Et vanger Athalie, Achab, & Jézabel.

JOAD.

Qu'à l'inſtant hors du Temple elle ſoit emmenée,
Et que la ſainteté n'en ſoit point profanée.
Allez, ſacrez Vangeurs de vos Princes meurtris,
De leur ſang par ſa mort faire ceſſer les cris.
Si quelque audacieux embraſſe ſa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCENE

SCENE VII.

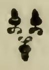
JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, &c.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble & mon afflictiõ,
Détournez loin de moy ſa malédiction,
Et ne ſouffrez jamais qu'elle ſoit accomplie.
Faites que Joas meure, avant qu'il vous oublie.

JOAD *aux Lévites.*

Appellez tout le Peuple, & montrons lui ſon Roy,
Qu'il lui vienne en ſes mains renouveller ſa foy.
Roy, Preſtres, Peuple, allons, pleins de reconnoiſſance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et ſaintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux ſermens.
Abner, auprés du Roy reprenez voſtre place.
Hé bien? de cette Impie a-t-on puni l'audace?



SCENE DERNIERE.

UN LEVITE, JOAS, JOAD, &c.

UN LEVITE.

LE fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem long-temps en proye à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joye en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, & duë à ses forfaits,
Apprenez, Roy des Juifs, & n'oubliez jamais,
Que les Rois dans le Ciel ont un Juge sévere,
L'Innocence un Vangeur, & l'Orphelin un Pere.

FIN.

